ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

118

DIXIÈME ANNÉE. OCTOBRE 1963

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	**35 F**	**18 F**
Etranger	**45 F**	**23 F**

Abonnement de soutien : 1 an : 40 F — Etranger : 50 F

Abonnement d'Honneur : **100 F**

Le numéro : **3,50 F**

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.
C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Riksforbundet for sexuellt likaberattigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.
Boite postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique).
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1963 »
— Le Directeur A. Baudry - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1963. N° 382 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIXIÈME ANNÉE OCTOBRE 1963

SOMMAIRE

Les mignons de Henri III,
par le Dr GILBERT ROBIN 437

De certaines vies homophiles, par ANDRÉ BAUDRY. 447

Les tabous sexuels de l'Islam, par SERGE TALBOT.. 451

Auto-stop, par YVES CERNY 460

Nouvelles d'Italie, par MAURIZIO BELLOTTI 464

Chronique athénienne, par DEMIS 469

Le combat d'*Arcadie* 474

A NOS ABONNÉS,

A NOS LECTEURS,

La précédente augmentation de notre revue remonte à décembre 1960. Bientôt trois ans.

Chacun a lu l'Editorial de notre livraison de septembre.

Nous ne pouvons plus maintenir les tarifs en vigueur.

Abonnement et vente au numéro vont donc subir une augmentation.

La Presse a d'ailleurs augmenté de 20 % au mois d'août dernier.

Nous savons que pour certains de nos Amis ce sera une gêne. Mais, nous voulons croire que chaque Arcadien comprendra qu'il doit faire un effort pour sauver *sa presse*, son information, son indépendance, sa liberté.

Aucun n'abandonnera.

Chacun voudra trouver un nouvel abonné.

Arcadie, ainsi, poursuivra sa mission de plus en plus indispensable.

MERCI !

LES MIGNONS DE HENRI III

par

le Dr Gilbert ROBIN (1)

Ces accusations seraient accablantes si elles étaient des témoignages dignes de foi. Ce ne sont, le plus souvent, que des pamphlets rédigés par des Huguenots ou des Ligueurs, colportés dans les cours d'Europe; mais rarement les ambassadeurs y ont ajouté foi. Ils ne peuvent pas cependant être négligés. Leur nombre est impressionnant. C'est toujours le même « vice » qui est dénoncé. L'indignation générale est extrême. Si ces papiers ne sont que calomnies, du moins convient-il de les passer au crible. Car on ne se contente pas d'accuser, on cite des noms. On est précis. Que sont donc les mignons?

Si Henri avait un habitus extérieur d'allure féminine, les mignons étaient en général taillés en Achilles... Nous le savons. C'étaient des hommes intrépides, braves, téméraires, ils se battaient en duel pour les belles ou pour leur faction et se faisaient tuer bravement.

Brantôme, qui représentait la vieille génération des fantassins par rapport à la jeune cohorte d'Henri, avait souvent entendu les anciens se moquer : « Ah! ce sont des mignons de court, des mignons de couchette, des fardez, des pimpans, des douilletz, des frisez, des beaux visages, que sçauroient-ils faire? Ce n'est pas leur mestier d'aller à la guerre; ils sont trop délicats, ils craignent trop les coups. » Ces jeunes gens ont donné la preuve du contraire.

Mignon veut dire serviteur. Il a le sens de l'espagnol « meniños ». Dès le XVe siècle, on trouve en français le sens de favori, ministre. Il se vulgarisa en 1576.

(1) Voir *Arcadie*, n° 117.

Il a aussi un sens spécial, comme le montre la pièce recueillie par Rassé des Neus, vers 1567 :

Mignon, je ne puis dire
Que m'est paré le rire
Quand ton corps de moy
Longtan est séparé,
Mais quand suy près de toy,
Le rire m'est paré,
Et suis tout hors de moy
Ayant à mon plaisir
Mon cœur, tout mon désir...

Le duc de Joyeuse était très beau et très séduisant. Il avait l'air viril. D'autres mignons avaient un physique plus équivoque.

On peut voir au Louvre deux petits portraits en pied attribués à l'école de Nicolas Hilliard, l'un de Balzac d'Entraigues, l'autre de Saint-Mégrin. Ils sont comparables. Les deux mignons font terriblement « petites femmes » : les cheveux ondés, ciselés, des doigts effilés, une taille de guêpe, des jambes de coq étroitement moulées dans un maillot collant. D'Entraigues paraît encore plus efféminé que Saint-Mégrin. L'artiste, on le devine, n'a pas voulu faire des caricatures. Ces portraits ressemblent à des gravures de mode. Le peintre a-t-il exagéré le genre et l'ajustement de ses modèles avec l'intention de montrer le *nec plus ultra* de la mode? C'est bien possible. Il ne semble pas qu'il ait voulu nuire ou médire.

Que l'on rencontre une morphologie plus ou moins féminine chez quelques mignons ne suffit pour les taxer d'homosexualité et à absoudre les autres.

Le plus grand nombre d'homosexuels innés, invétérés, ont une morphologie virile et n'attirent l'attention de personne. C'est l'habitude de certaines fréquentations unilatérales qui peut contribuer à leur donner dans certains cas une attitude, une démarche, une intonation suspectes. L'affectation est alors acquise et en quelque sorte de seconde main. Il est impensable que ces mignons aient cédé simultanément au caprice du roi. Et si certains ont succombé ou ont été provocateurs, ce ne pouvait être qu'exceptionnel. Si tous ces mignons avaient été homosexuels, à quelles rivalités, à quelles jalousies, à quelles violences n'aurait-on pas assisté entre eux, chacun cherchant à s'assu-

rer la préférence amoureuse du monarque! Certes, il y eut entre eux maintes chicanes : la faveur du roi est une chose trop précieuse pour que chaque favori ne cherche pas à se l'assurer tout entière. Mais dans l'ensemble, les mignons ont fait bloc autour de leur souverain, et quand nous assistons à des rixes mortelles, elles ont lieu contre un parti hostile et pour des histoires de femmes, des vengeances d'amant trahi.

Les « archimignons », eux-mêmes, Joyeuse et d'Epernon, étaient acharnés auprès des femmes. Au moment même de son mariage avec la nièce de Henri de Montmorency, le plus puissant seigneur du royaume, d'Epernon était épris de Mlle de Stavay, demoiselle de la reine. Joyeuse de son côté, bien que marié, rendait des hommages passionnés à Mlle de Vitry.

Gaston Dodu soutient que « la France de Henri III, italianisée par l'effet d'une forte infiltration de sang italien, lui-même mêlé de sang grec ou byzantin, était toute plus ou moins pervertie. Plusieurs ordonnances s'attaquaient à la prostitution. Des faits de pédérastie étaient fréquemment signalés ». Gaston Dodu, qui penche pour l'homosexualité de Henri III, soutient que le roi suivit l'exemple de la société. Ce n'est pas le roi qui aurait mis ce « vice » à la mode. Il aurait subi la contagion.

Ainsi Henri III aurait succombé à la pernicieuse influence des mignons!

Vu leurs mœurs chevaleresques, on peut penser au contraire que c'est le roi qui donna le mauvais exemple. Il donna surtout l'exemple de l'efféminations.

Quand il s'agit de trancher le débat, Henri III fut-il ou non homosexuel? on a l'impression que les historiens se voilent la face, brouillent les cartes, n'osent ou ne veulent pas répondre. Savent-ils ou ne savent-ils pas? Ont-ils ou non des preuves?

Ils décrivent à l'envi les manœuvres des mignons, leurs brouilles, leurs duels, leurs parures, leurs fards. Ils font de même pour le roi. Le portrait est toujours fait de l'extérieur. Ils analysent fort bien, en politique, ses dons et ses... abandons. Sur ses mœurs sexuelles, on tombe sur leurs réticences, parfois leur parti pris. Quand un profane a l'occasion de se plonger dans les ouvrages des historiens, il se rend compte que, plus ou moins passionnés et partiaux, malgré eux, ils soutiennent une thèse. Ils noircissent ou

réhabilitent. Certes, à propos d'Henri III, on ne peut que les féliciter de s'être méfiés des propos et des libelles, des Huguenots et des Guise. La Ligue et les protestants avaient leur intérêt politique à exploiter les soi-disant vices du roi.

« Nous ne voulons pas dire, explique Champion, un des plus actifs défenseurs des vertus du roi, qu'Henri n'ait pas partagé, dans son adolescence, les habitudes si courantes de collège, celles que les Italiens toléraient, mais que la France réprouvait. Chez nous, on brûlait les sodomites; cependant ce vice était dit, alors, « français » par les Italiens. » L'un d'eux tenta, à la cour, de l'inculquer à Charles IX qui paraît s'être rebiffé. Catherine de Médicis demeura persuadée que François d'Alençon avait été « enchanté » par La Mole, son ami. Philippe II d'Espagne avait été également informé que François avait « le vice abominable » et que pour cette raison il ne fallait pas lui donner une infante. On a conservé le nom du joueur de luth qu'il avait aimé, un certain Davrilly.

L'ambassadeur d'Espagne dit, en 1658, sans préciser autrement qu'Henri est porté à la « sensualité ». On a vu qu'il rapporte qu'à cette époque un Italien essaya de donner à Charles IX du goût pour les jeunes gens. Rien de semblable n'est dit à propos d'Henri. Et cependant chaque fois que l'ambassadeur d'Espagne a pu rapporter quelque chose de blâmable à propos des enfants de Catherine, il n'a jamais manqué de le faire.

Il n'empêche qu'Henri III a tout fait pour attirer sur lui l'accusation d'homosexualité. On a beau soutenir que les hommes étaient alors plus richement habillés que les femmes et avec plus de raffinement. Sans doute. Mais où s'arrête le raffinement? Le portrait d'Aubigné est célèbre :

De cordons emperlés sa chevelure pleine
Sous un bonnet sans bord, faict à l'Italienne,
Faisoit deux arcs voutez, son menton pinceté,
Son visage de blanc et de rouge empasté
Son chef tout empoudré, nous montrèrent ridée
En la place d'un Roy, une putain fardée.

Lors des tournois, ballets et mascarades, nous dit *L'Estoile*, il se trouvoit ordinairement habillé en femme, ouvroit son pourpoint et découvroit sa gorge, portoit un collier de perles et trois collets de toile, ainsi que, lors, les portoient les dames de la cour ».

Ce sont des coquetteries qui vont loin. Si le plus souvent il porte les habits de son sexe, il les ajuste, nous l'avons vu, avec un corset et cherche à se donner les formes et la taille mince d'une femme. Paradoxe d'un visage de femme et d'une barbe en pointe, mais paradoxe explicable par l'ambiguïté sexuelle du personnage. On dirait d'une femme travestie en homme et qui se travestit à moitié. C'est la femme que le roi avait en lui qui portait le travesti d'homme et ce qu'il y avait d'homme en lui se voulait féminin d'allure.

S'il joua jusqu'au bout le jeu du travesti et s'y laissa prendre, ce ne fut pas simple divertissement. Il était vraiment prisonnier. Le ridicule de ce visage fardé, pommadé, aux yeux faits, à la chevelure bouffante, avec barbiche au menton, lui échappa. Il est difficile d'imaginer qu'Henri ait pu jouer ainsi au cours de tout son règne, sans appliquer les règles du jeu — c'est-à-dire sans aller jusqu'au bout. Jusqu'au bout de quoi? Jusqu'au bout de certaines privautés sexuelles. Il n'a pas été un homosexuel complet, habituel. L'homosexuel, lorsqu'il paraît mixte, demande moins aux femmes un plaisir génital qu'un accommodement social. C'est au contraire volontiers, le désir l'y poussant, qu'Henri III courtisait les femmmes. L'inversion psychique, si souvent douloureuse dans le trouble moral où elle plonge les sujets, se prive souvent de plaisirs sexuels. Henri III ne souffrait pas. Son inversion lui avait donné, dès l'origine, la frivolité de la femme. Il devait donc céder aisément à des tentations qui ne gênaient pas sa conscience morale.

C'est *après* la faute que ses préceptes religieux lui montraient les péchés qu'il avait commis et que son repentir s'exerçait avec ostentation : moins parce que s'il s'était manqué à lui-même que parce qu'il avait offensé Dieu.

On a fait courir le bruit qu'Henri aurait pris à Venise le goût des jeunes gens, car en Italie la sodomie n'était pas poursuivie. Sans doute, Henri regardera avec complaisance les danseurs milanais en traversant la Savoie. Mais à Venise, selon les documents, c'est chez les courtisanes qu'il semble avoir passé ses nuits, suivant, en cela, l'exemple des voyageurs de marque.

Aussi bien en matière sexuelle, le roi n'avait-il pas d'idées préconçues, encore moins de goûts unilatéraux. Ne le voit pas aller faire la fête, le visage fardé, avec ses mignons et « quelques demoiselles de privée connaissance » dans les maisons de la capitale « où il sçait y avoir bonne compagnie » (2) ?

réhabilitent. Certes, à propos d'Henri III, on ne peut que les féliciter de s'être méfiés des propos et des libelles, des Huguenots et des Guise. La Ligue et les protestants avaient leur intérêt politique à exploiter les soi-disant vices du roi.

« Nous ne voulons pas dire, explique Champion, un des plus actifs défenseurs des vertus du roi, qu'Henri n'ait pas partagé, dans son adolescence, les habitudes si courantes de collège, celles que les Italiens toléraient, mais que la France réprouvait. Chez nous, on brûlait les sodomites; cependant ce vice était dit, alors, « français » par les Italiens. » L'un d'eux tenta, à la cour, de l'inculquer à Charles IX qui paraît s'être rebiffé. Catherine de Médicis demeura persuadée que François d'Alençon avait été « enchanté » par La Mole, son ami. Philippe II d'Espagne avait été également informé que François avait « le vice abominable » et que pour cette raison il ne fallait pas lui donner une infante. On a conservé le nom du joueur de luth qu'il avait aimé, un certain Davrilly.

L'ambassadeur d'Espagne dit, en 1658, sans préciser autrement qu'Henri est porté à la « sensualité ». On a vu qu'il rapporte qu'à cette époque un Italien essaya de donner à Charles IX du goût pour les jeunes gens. Rien de semblable n'est dit à propos d'Henri. Et cependant chaque fois que l'ambassadeur d'Espagne a pu rapporter quelque chose de blâmable à propos des enfants de Catherine, il n'a jamais manqué de le faire.

Il n'empêche qu'Henri III a tout fait pour attirer sur lui l'accusation d'homosexualité. On a beau soutenir que les hommes étaient alors plus richement habillés que les femmes et avec plus de raffinement. Sans doute. Mais où s'arrête le raffinement? Le portrait d'Aubigné est célèbre :

De cordons emperlés sa chevelure pleine
Sous un bonnet sans bord, faict à l'Italienne,
Faisoit deux arcs voutez, son menton pinceté,
Son visage de blanc et de rouge empasté
Son chef tout empoudré, nous montrèrent ridée
En la place d'un Roy, une putain fardée.

Lors des tournois, ballets et mascarades, nous dit *L'Estoile*, il se trouvoit ordinairement habillé en femme, ouvroit son pourpoint et découvroit sa gorge, portoit un collier de perles et trois collets de toile, ainsi que, lors, les portoient les dames de la cour ».

Ce sont des coquetteries qui vont loin. Si le plus souvent il porte les habits de son sexe, il les ajuste, nous l'avons vu, avec un corset et cherche à se donner les formes et la taille mince d'une femme. Paradoxe d'un visage de femme et d'une barbe en pointe, mais paradoxe explicable par l'ambiguïté sexuelle du personnage. On dirait d'une femme travestie en homme et qui se travestit à moitié. C'est la femme que le roi avait en lui qui portait le travesti d'homme et ce qu'il y avait d'homme en lui se voulait féminin d'allure.

S'il joua jusqu'au bout le jeu du travesti et s'y laissa prendre, ce ne fut pas simple divertissement. Il était vraiment prisonnier. Le ridicule de ce visage fardé, pommadé, aux yeux faits, à la chevelure bouffante, avec barbiche au menton, lui échappa. Il est difficile d'imaginer qu'Henri ait pu jouer ainsi au cours de tout son règne, sans appliquer les règles du jeu — c'est-à-dire sans aller jusqu'au bout. Jusqu'au bout de quoi? Jusqu'au bout de certaines privautés sexuelles. Il n'a pas été un homosexuel complet, habituel. L'homosexuel, lorsqu'il paraît mixte, demande moins aux femmes un plaisir génital qu'un accommodement social. C'est au contraire volontiers, le désir l'y poussant, qu'Henri III courtisait les femmmes. L'inversion psychique, si souvent douloureuse dans le trouble moral où elle plonge les sujets, se prive souvent de plaisirs sexuels. Henri III ne souffrait pas. Son inversion lui avait donné, dès l'origine, la frivolité de la femme. Il devait donc céder aisément à des tentations qui ne gênaient pas sa conscience morale.

C'est *après* la faute que ses préceptes religieux lui montraient les péchés qu'il avait commis et que son repentir s'exerçait avec ostentation : moins parce que s'il s'était manqué à lui-même que parce qu'il avait offensé Dieu.

On a fait courir le bruit qu'Henri aurait pris à Venise le goût des jeunes gens, car en Italie la sodomie n'était pas poursuivie. Sans doute, Henri regardera avec complaisance les danseurs milanais en traversant la Savoie. Mais à Venise, selon les documents, c'est chez les courtisanes qu'il semble avoir passé ses nuits, suivant, en cela, l'exemple des voyageurs de marque.

Aussi bien en matière sexuelle, le roi n'avait-il pas d'idées préconçues, encore moins de goûts unilatéraux. Ne le voit pas aller faire la fête, le visage fardé, avec ses mignons et « quelques demoiselles de privée connaissance » dans les maisons de la capitale « où il sçait y avoir bonne compagnie » (2) ?

« En 1578, tant que le Carême dura, il ne manquait point d'aller collationner deux ou trois fois par semaine dans les meilleures maisons de Paris, avec ses mignons et quantité de dames de la cour, mais entre autres une Présidente, où il passait le temps avec sa fille. »

« Une fois, il se mit en tête de gagner la femme d'un conseiller de la cour, non moins belle que vertueuse; étant parvenue à la fin du jour dans son cabinet au Louvre il en jouit, et l'abandonna ensuite à ses mignons que tantôt on appelait les mignons fraisés et frisés du roi, et bientôt la bande débordée du roi. Cette malheureuse pauvre dame, alors, désespérée et saisie d'un tel outrage, tombant pâmée, rendit l'esprit entre les bras de ces infâmes. »

Evidemment, ici comme ailleurs, la valeur historique du propos est des plus minces! Il prouve en tous cas que le roi ne dédaignait pas le commerce des femmes — quelle qu'ait été sa façon de les traiter.

D'Aubigné ne ménage pas la perfidie et la calomnie quand il raconte la disgrâce de Saint-Luc. Au vrai, il était seul (avec d'Epernon, mais d'Epernon était alors en mission) à connaître les amours du roi pour une dame de condition. Saint-Luc ne se tut pas devant sa femme, qui en fit confidence à la reine. La reine se plaignit au roi et finit par lui avouer de qui elle tenait ce secret. Saint-Luc fut prié de quitter la cour. Cette anecdote semblerait montrer que ce ne sont pas alors des amours « particulières » qui séparèrent le roi de son favori.

Mais voici un autre son de cloche. Nous lisons dans Bassompierre qu'Henri III « ne tarda guère à avoir pour compagnons Arques et Grammont, que le roi aimoit si ardemment que Saint-Luc estoit tous les soirs laissé seul dans un cabinet, tandis que le roy dans son cabinet d'en haut passoit une grande partie de la nuit avec ses deux favoris. » Que ce soit par jalousie ou par sursaut de moralité, il semble bien que Saint-Luc ait vraiment imaginé de contrefaire la voix d'un ange par une sarbacane d'airain afin d'inspirer au roi la terreur de ses péchés. C'est donc qu'il y avait péchés, qu'ils étaient connus des mignons. Quels péchés eussent mérité de telles remontrances? Les infidélités féminines du roi? C'est peu probable. Un faisceau de probabilités accable le roi.

(2) *L'Estoile* (journal).

Souvenons-nous que les travestis habituels, nettement pathologiques, obéissent à un désir souvent douloureux d'être femme, répugnent d'ordinaire à l'homosexualité. Il voudraient des rapports sexuels normaux. Ils voudraient posséder des organes féminins. Ils parlent d'opération salvatrice! C'est donc là le comble de l'inversion psychique. Henri III, qui ne répugnait pas, loin de là, aux plaisirs féminins et qui n'avait pas cette forme obsédante d'inversion, a très bien pu porter sa génitalité hésitante, parce que bi-sexuée, du côté masculin, ne fût-ce qu'épisodiquement. Il entrait dans les relations du roi avec ses favoris beaucoup de démonstrations amoureuses. Les excès de coquetterie autorisaient les attouchements, les marques de tendresse. L'homosexualité, même latente, semble avoir été très inégalement répartie chez les partenaires. C'est le roi qui jouait le premier rôle et décidait les autres. Les *tendances* homosexuelles du roi ne peuvent être niées. Il est plus délicat d'affirmer leur réalisation.

Du reste, si l'on discute toujours sur le dosage sexuel de ses amitiés particulières avec les mignons, on ne met pas en cause les qualités pures. Comme le conseille Gaston Dodu, « il faut lire ses lettres à Gilles de Souvré, un de ceux qui l'avaient suivi en Pologne et avaient participé à son évasion de Varsovie, pour juger à quel point d'intimité il en était venu, en tout bien tout honneur, avec cet ami si différent des autres » :

« Guérissez-vous bien et faites vostre compte de voustre bon maître vous ayme toujours comme il doit..., je désire sçavoir de vostre santé, car ce m'est un contentement extrême quand j'an sçay... Celui qui vous tyens aussy cher que personne qui vous puisse aimer, vous estymant comme un second moy-mesme. »

De tels accents viennent d'un ami profond. Quelques instants avant sa mort, quand rien de trouble ne peut prêter à équivoque, Henri III dit à Epernon : « Je t'assure que j'ay plus de regret de te laisser que tu n'as de contrition et déplaisance de me voir partir de ce monde. »

S'il fallait démontrer que les plaisirs du roi devaient être superficiels, éphémères comme une agréable fumée, que sa sexualité n'était pas impérieuse alors que son amitié l'était, c'est qu'il a marié lui-même nombre de ses mignons. Le mariage n'engage rien, dira-t-on. Tout de même, s'il avait

aimé ses archimignons d'un amour sexuel, il ne s'en serait pas délibérément séparé.

Il n'aurait pas toléré le partage. Il était roi et pouvait agir comme bon lui semblait. L'homosexuel de surcroît est fort jaloux. Y eut-il des mignons homosexuels — qui ne se marièrent point et restèrent accrochés au monarque comme l'amant ou la femme élue? Notre documentation ne nous a pas permis d'aller aussi bien avant dans ces recherches.

Les documents biographiques, s'ils existent, vont-ils dans le sens de cette investigation? Il serait intéressant pour l'historien des mœurs de la savoir. Autant que nos renseignements nous autorisent de l'affirmer, la plupart se marièrent.

Dans son livre sur Messieurs de Joyeuse, P. de Vaissière (1926) écrit :

« Nous avons des centaines de lettres de la main du roi, je parle des lettres familières; il a été publié récemment ses correspondances du ton le plus intime entre quelques-uns de ses mignons : d'O, Saint-Luc, Saint-Sulpice; j'ai moi-même une bonne partie de la correspondance des Joyeuse, je n'ai pas trouvé dans toutes ces pièces un mot qui pût prêter à l'équivoque ou au soupçon. Restent aussi muets là dessus, les ambassadeurs vénitiens et toscans qui — ces derniers surtout — ne nous cachent pourtant aucune des bonnes fortunes du roi, ne dissimulent aucune de ses tares physiques. »

On voit dans le haut des lettres adressées (1575-1576) par Henri III à Henri de Saint-Sulpice un signe qui, d'après Champion, signifie fermeté, attachement, fidélité. Mais Champion est partial. Au bas de ces lettres (novembre-décembre 1576) le H de Henri est mêlé au H de Henri de Saint-Sulpice. Ces lettres mêlées valent-elles l'interprétation qu'on pourrait leur donner? Peut-être. La lettre est des plus tendres. Le roi assure son ami qu' « il l'aime et l'aimera... *in æternum* ». C'est cet Henri qui sera surnommé « Colette ».

Les lettres d'Epernon en disgrâce font assez mauvais effet. « Celui qui vous a tant aimé », « cette âme qui se sépare d'un beau corps », « mon cher tout », autant d'expressions qui ne manquent pas d'être équivoques.

Henri III s'est entouré d'amitiés sûres, ardentes qui

n'étaient pas encore contaminées par l'exercice du pouvoir. Il se voulut des amis, des amis fidèles et à cet égard on ne saurait lui reprocher de n'avoir pas fait les premiers pas. Il sut donner des gages de l'amitié la plus sincère, dévouée jusqu'à la passion. Nécessité politique ou tendances trop claires d'une nature enfin libre de s'exprimer toute entière? Les deux sans doute.

L'amour des femmes ne lui avait jamais été mesuré. Il avait pu compter sur elles. Il savait leurs passions, leur ferveur, leur dévouement, leur esclavage. De ses amis, il fit des femmes. En efféminant leurs manières il s'assurait leur asservissement. De ses amitiés il fit des amours.

C'est le comble de l'inversion psychique. Henri séduisait pour mieux asservir. Cette femme manquée aimait les beaux hommes. Le roi se faisait craindre. La femme en lui se faisait adorer. Il est possible, pour montrer à quel point il était capable d'aimer et pour s'attacher sans retour ses favoris, qu'il se soit abandonné. Ainsi se tissaient entre eux des liens à la fois subtils et solides, des liens secrets qu'aucun n'eût osé rompre. C'est la thèse que soutient Guillaume Girard, qui a écrit une vie du duc d'Epernon.

Les hésitations, le manque de caractère si souvent reprochés au roi obéissaient à la fatalité hétérogène de ses tendances. Le roi commandait. Mais le côté féminin de sa nature voulait plaire, attirait, captait, se laissait dominer, aimait à se laisser prendre. Il aima ce qui lui manquait : la vigueur, l'énergie. Se plut-il à les accueillir, à les subir, comme si ces forces allaient se répandre en lui, le vivifier? Ne s'est-il pas comporté en femme pour recevoir l'étincelle virile qui faisait défaut à un tempérament et à un caractère prédestinés à être débiles? Aura-t-il été jusqu'à « pastir » comme si, inconsciemment, il s'attendait à être régénéré au sens littéral du mot, puisqu'il n'est pas contesté que les mignons éclataient de virilité, à part quelques exceptions comme d'Entraignes et Saint-Mégrin? C'est une hypothèse.

Si Henri III avait été dès l'origine manifestement homosexuel, il est probable qu'il eût été moins « fille » dans son comportement et ses manières, une forte individualité instinctive attirant à elle pour les pulvériser, les petits côtés, les petits à-côtés de la sexualité. Ce qu'il n'y eut pas d'homosexuel franchement exprimé en Henri III s'est dilué en passivité, séduction — maigres ersatz d'une personnalité insuffisamment précisée et individualisée.

Ce qu'on peut affirmer c'est qu'Henri III ne fut pas homosexuel pur. On est ou on n'est pas homosexuel. Nous ne croyons guère à l'homosexualité d'occasion. Qu'Henri III se soit abandonné à des rapports homosexuels est tout autre chose et une chose fort possible, sinon indémontrable. Il est trop femme pour n'être pas tenté d'y céder. Et puis le lendemain il y avait les amères délices de la pénitence, du cilice, du bruyant repentir!

Peut-on dire que les pénitences qu'il s'imposait répondaient à un sentiment de culpabilité et à un besoin de rédemption? Dévotion et débauche paraissent plutôt les pôles extrêmes d'une personnalité en voie de dissolution, avide de stimulants et qui trouve dans l'abîme de la débauche et dans l'abaissement de la créature de Dieu un climat favorable à l'expression de ses penchants.

Dr Gilbert ROBIN.

DE CERTAINES VIES HOMOPHILES

par

ANDRÉ BAUDRY

Je ne prétends pas envisager ici toutes les formes de vie des homophiles. Mais pour commencer ce que j'ai annoncé le mois dernier, je vais tenter de présenter quelques cas de vies homophiles. Tout d'abord, même si cette affirmation doit soulever beaucoup de protestations, il y a des homophiles heureux. Certes, on peut déjà me faire remarquer que le bonheur varie avec chacun, disons alors qu'il y a des homophiles qui vivent parfaitement bien avec leur homophilie. Le signataire de ces lignes peut affirmer tranquillement qu'il est de ceux-là. Avant même l'existence d'*Arcadie*, ou des premières réunions de la rue Jeanne-d'Arc, je vivais mon homophilie sans drame, sans complication, sans heurt, sans péripétie tumultueuse. Etais-je un sage? Peut-être... Mais l'on sait que si j'ai entrepris ce que j'ai entrepris c'est parce que je voyais de plus en plus autour de moi des garçons pour qui porter la vie homophile était un problème quotidien, que seuls ils ne pouvaient résoudre.

Il y a les homophiles qui ne s'acceptent pas tels qu'ils sont.

Il y a les homophiles qui en ont pris leur parti et qui vivent vaille que vaille leur vie homophile, plutôt de façon très quelconque, très banale, très frivole, très tapageuse, très déréglée.

Il y a les homophiles qui s'acceptent, qui refusent une vie légère et sans idéal, et qui piétinent, qui cherchent, qui ne trouvent pas, et qui voudraient pourtant et réellement beaucoup plus et beaucoup mieux.

Ceux qui ne s'acceptent pas.

Il est bien évident qu'en dix années d'*Arcadie* j'en ai vu et entendu des milliers. Ils sont les clients des psychanalystes et des prêtres, ils sont mes visiteurs assidus lorsqu'ils ont découvert *Arcadie*.

Je reviendrai bientôt sur ces homophiles, dans de prochains articles, où j'envisagerai les relations de l'homophile avec sa famille, avec la religion, avec la vie sociale et civique.

A ce moment-là aussi nous aborderons l'enfance et l'adolescence de l'homophile.

Venons-en donc à la deuxième catégorie.

C'est la majorité des homophiles, hélas, il faut avoir le courage de le dire, et même ici, dans *Arcadie*.

Oh, certes, la plupart ont eu et ont encore leur heure de grandeur d'âme. Ils ont entendu l'appel pour une vie plus belle, plus haute, plus spirituelle. Ils ont rencontré autour d'eux amis, conseillers, autres homophiles, qui s'épanouissaient admirablement bien dans le cadre d'une vie disciplinée, connaissant des abandons parfois, mais toujours des reprises, des sursauts, des remontées vers le Beau et vers le Bien. Ce contact ravivait une certaine nostalgie, évoquait des heures anciennes ou récentes où, en effet, dans l'héroïsme, le refus de certaines facilités, une certaine ascèse, on avait connu une joie plénière qui avait inondé le cœur et l'âme d'un plaisir, d'une essence inoubliable... Il n'est pas un homme, donc, il n'est pas un homophile qui n'ait connu, qui ne connaisse encore de telles heures, mais!

Alors ce sont ces homophiles insatisfaits, incontentés, que vous connaissez... dont vous êtes, peut-être.

Combien ont-ils connu de garçons dans leur vie? Un chaque soir, du moins chaque soir désiré, et furieux quand il n'est pas trouvé... Un chaque semaine, avec lequel on voudrait d'une très faible volonté accomplir encore une semaine, un mois... Recherches multipliées, dans tous les endroits, recherches dangereuses, qui conduisent au tribunal, ou au chantage, ou au matraquage...

Des étreintes passagères, clandestines, le désir et la peur vous tenaillant, le désir plus fort que tout, une furieuse envie de crier son dégoût de la vie et de ce qu'elle offre si misérablement, la résolution de ne pas recommencer demain, et le regard qui pourtant s'allumera encore dans cinq minutes à la vue d'un de ces animaux de chair qui vous prend aux entrailles.

O cet incessant désir du sexe! Cette ivresse passagère, et toujours prête à s'éveiller encore.

Et la rentrée chez soi, seul!

Et la joie malsaine de dire : « encore un »!

Et la satisfaction de se dire, après le danger, qu'on s'en est tiré une fois encore.

Et ce défi lancé à la morale, aux bonnes mœurs, aux règlements et aux lois, aux empêcheurs de tourner en rond!

Ils sont trop nombreux, et on les connaît trop, et on parle trop volontiers de ces homophiles-là.

... Comme je suis triste, certains soirs, quand quittant le Club, je rentre chez moi en voiture, mon trajet me faisant passer devant certains édicules, et de voir là, dans la pénombre, ces irrassasiés, parmi lesquels je reconnais parfois des Arcadiens..., ceux que je crois les meilleurs parmi les homophiles, ceux à qui nous n'avons donc pas encore donné ce supplément d'énergie et d'idéal pour mener une autre vie...

Des scandales dans la presse, des grands et des humbles, des « ballets bleus », des viols d'enfant et d'adolescent, ah quelle cohorte! Que la voix d'*Arcadie* est faible! Et comme elle paraît ennuyeuse à beaucoup!

Pourtant *Arcadie* s'est donnée mission de changer ces vies-là aussi. Elle le voudrait. Elle y a réussi parfois. Un peu comme le malade qui à toute extrémité s'entend dire par le médecin : repos absolu, tel régime alimentaire, suppression du tabac..., sinon...

Oh, oui, croyez-moi, j'ai vu de tels drames, de tels abîmes après la répétition de ces vies désordonnées.

Et il y a ces autres homophiles qui, par timidité, par crainte du scandale ou de la police, ou par souci de vie correcte et digne, conforme à une certaine philosophie de la vie, ne veulent pas ces étreintes passagères, ces recherches effrénées d'un partenaire nouveau, mais rêvent de trouver un ami.

En *Arcadie*, on le comprendra, ceux-là sont nombreux.

Ils ne peuvent supporter leur solitude physique et morale, ils se savent capables de vivre en harmonie avec quelqu'un, ils veulent aimer — donner ce qu'ils sont et ce qu'ils ont — se perdre en un autre pour se retrouver encore meilleurs, ils souffrent de ne pas partager leurs richesses spirituelles, intellectuelles, matérielles avec un être aux mêmes aspirations.

Oh, je sais, parfois ce sont des velléitaires, une excuse pour cacher un profond égoïsme, une recherche trop évidente de bons intérêts, une paresse devant la vie, ce qui

fait que malgré de bonnes raisons d'espérer rien n'a jamais duré. Et c'est toujours l'autre qui a les torts!

Le nombre de cas dont j'ai été le témoin, ou l'arbitre, ou le juge, ou le « raccommodeur », ne peuvent me faire dupe.

Mais il demeure que nombre d'homophiles sentent la nécessité d'une vie ordonnée, réglée, et pensent qu'elle ne sera bonne à vivre qu'avec un autre.

Nous aborderons ce chapitre, capital, dans un autre article. Comment trouver un ami? Comment le conserver?

Ah, les autres, qui nous jugent de l'extérieur et qui trop volontiers nous croient seulement des jouisseurs, des maniérés, des originaux, à cause de certains d'entre nous!

Arcadie a précisément la mission de leur dire qu'il y a les autres. Les autres : vous, lecteurs d'*Arcadie*, amis d'*Arcadie*.

C'est pourquoi notre voix doit se développer; puisque nous sommes les seuls actuellement à vous défendre, à vous représenter.

Il faut que l'on sache toujours mieux partout qu'il n'y a pas que les homophiles dont la presse de province rapporte les outrages à la pudeur, qu'il n'y a pas que des homophiles qui à cause de leur nom ou de leur compte en banque se permettent toutes les fantaisies, il faut que l'on sache que les homophiles ce ne sont pas les beautés éphémères qui s'achètent sur la Croisette à Cannes, il faut que l'on sache que les homophiles ce ne sont pas des caricatures, ces travestis de Pigalle et de Blanche ou de certains cabarets..., que les homophiles ne sont pas ce que le cinéma français les faits, ce que les chansonniers de Montmartre racontent..., il faut même que l'on sache que tous les homophiles ne sont pas ces rôdeurs de nuit que les jeunes militaires de Metz rançonnent et dévalisent..., ou que le Directeur d'*Arcadie* voit à Paris le soir...

Il faut que l'on sache toujours mieux et partout que les homophiles — nombreux aussi ceux-là — n'ont pas de vie scandaleuse, mais une vie propre, digne.

André BAUDRY.

LES TABOUS SEXUELS DE L'ISLAM

Quid leges sine moribus?
(Que peuvent les lois sans les mœurs?)

En terre d'Islam l'homosexualité ne pose pas au croyant autant de cas de conscience dramatiques qu'en pays chrétien. Surtout quand elle est pratiquée entre enfants ou jeunes gens, elle ne soulève pas d'indignation bien grande. Historiens et poètes attestent qu'il en fut de même en Espagne musulmane, au temps de Charlemagne. A quoi tient cette tolérance? Beaucoup en attribuent le mérite à l'Islam. En réalité, selon la Loi musulmane, la sodomie est un péché très grave. Pourquoi donc a-t-elle survécu à tous les anathèmes?

Cela paraît d'autant plus paradoxal qu'en Orient la vie entière du croyant est dominée par le minaret, dressé « comme un doigt qui montre le Ciel ». Jusque dans ses plus petits détails, elle est réglée par la Loi musulmane (*Charica*).

Cette *Charica*, qui entoure le croyant d'un réseau sacral, fut déduite du Koran et de la tradition du Prophète (*Sounna*) par les Docteurs, il y a plus d'un millénaire. Le Koran étant une « *dictée surnaturelle enregistrée par le Prophète inspiré* » (Massignon), la *Charica* manifeste la Volonté infaillible et définitive d'Allah (1). Elle règle aussi bien les problèmes moraux que les problèmes religieux, la façon de satisfaire les besoins naturels que l'usage du cure-dents; elle interdit à l'homme de manger du porc, de s'enivrer, de pratiquer la sodomie et de porter des anneaux d'or et d'argent... Droit, éthique et rituel sont traités sur le même plan.

Les relations sexuelles risquent de tomber sous le coup d'un tabou très grave, frappant la fornication (*Zinâ*), dont Allâh a fait à la fois un péché et un crime qui, en principe, est punissable de mort. Or il semble en être ainsi de la sodo-

(1) *Allah* signifie tout simplement Dieu.

mie, encore que tous les docteurs ne la considèrent pas comme un cas de *Zinâ*. On a parlé d'un homosexuel passif condamné au feu (peine absolument monstrueuse en terre d'Islam) : mais l'authenticité de cette histoire est fort douteuse.

Ce qui est certain, par contre, c'est que le Koran, à la Sourate XV, conte le châtiment des habitants de Sodome, coupables de n'avoir pas respecté l'hospitalité que Loth, l'homme juste, donnait aux anges : « *Nous ensevelîmes Sodome sous ses ruines, et nous fîmes tomber sur ses habitants une pluie de pierres* » (verset 74).

L'anathème koranique est renforcé par un autre élément. Pour le croyant, Mohammed (Mahomet, comme nous disons curieusement!), est le type de l'homme parfait. La vie intime du Prophète, en particulier sa vie sexuelle, est un exemple qu'il doit sans cesse avoir sous les yeux. Or l'Envoyé de Dieu aimait les femmes, il eut, suivant l'usage de sa nation, un ménage polygame, et manifesta toujours une horreur sincère pour l'homosexualité, qu'il voyait pratiquer autour de lui par les idolâtres. Selon lui, c'est une obligation, pour le Musulman, d'engendrer.

Cependant, en Orient, le tabou de fornication est resté purement formel : « *Dès le règne d'Haroun-er-Rachid* (786-809), *les conteurs arabes se régalent des frasques féminines des Ghilmans ou Mignons; des poètes libertins, comme Abou Nwas, leur consacrent des poèmes d'amour* », écrit Jacques C. Risler dans « *La Civilisation Arabe* » (Payot). Fréquemment des vers font allusion à des mignons musulmans, chrétiens ou juifs : « *La sodomie* », dit Henri Pérès, à propos de l'Espagne musulmane, « *s'observe dans les cours des Reyes de Taifas; qu'il suffise de signaler les amours d'Al-Mutamid pour Ibn Ammâr et pour son page Saïf, d'Al-Muttawakkil pour un éphèbe dont un bouffon du nom d'Al-Hattâra s'éprend sous l'effet de la boisson, de Rafi-ad-Dawla pour un mignon dont nous ne connaissons pas le nom, d'Al-Mutamin de Saragosse pour un de ses pages chrétiens* » (*La Poésie Andalouse en Arabe classique au XIe siècle*, éd. Maisonneuve).

Les Arcadiens qui ont entendu la conférence de Marc Daniel « *Fleurs des Jardins d'Orient* » (2) et la déclamation de textes inédits dont elle fut accompagnée, ont pu constater que l'interdiction de l'homosexualité a eu à peu près autant d'effet dans les pays musulmans que l'interdiction de l'usure dans les pays catholiques!

En 1822, à Constantinople, à l'occasion de certaines fêtes,

(2) Le texte de cette conférence sera publié par *Arcadie*.

on voyait des défilés où figuraient des prostitués mâles parmi les corps constitués...

Les raisons de cette indulgence à l'égard du péché de *Zinâ* sont multiples : elles tiennent au peuple arabe, à ses usages, et aussi, en dépit de son apparente sévérité, à la Loi musulmane elle-même.

Je suis persuadé que la principale de ces raisons est l'extraordinaire gentillesse, l'admirable tolérance du peuple arabe, ce peuple qu'on ne peut connaître sans l'aimer. Nul mieux que lui n'a respecté la décisive parole divine : « *Ne faites point de violence aux hommes à cause de leur foi* » (*Koran*, II, 257). L'entraide fraternelle, le respect des parents, l'hospitalité, la générosité, la tempérance sont des vertus que le Musulman pratique largement. Il ignore toute distinction raciale : les traditions musulmanes (*Hadiths*) proclament qu' « *un Arabe n'est supérieur à un étranger, ou un blanc à un noir, que par la piété* », Dieu ayant envoyé sa Rahma, sa bonté, à toutes les races, « *aux rouges et aux noirs* » (cité par Emile Dermenghem. *Mahomet et la tradition Islamique*, éd. du Seuil). L'aumône est un des Piliers de la Foi. Sur les champs de bataille, la fraternité héroïque est de règle :

« *Qu'est-ce qu'un amour qui laisse les yeux secs?*
« *Qu'est-ce qu'une passion qui ne donne point d'extase?*
« *Maltraite-moi de toutes les façons que tu voudras, mais ne [t'éloigne pas.*
« *Ton ami sera heureux de ce qui te contente...* »

(Ibn Al-Laridh,
dans *Les plus beaux textes arabes*,
éd. de la Colombe.)

En terre d'Islam, la condition des esclaves a été relativement douce par rapport à ce qu'elle fut à Rome ou dans l'Amérique du Nord très chrétienne. Si le commerce des eunuques, en tant qu'esclaves, n'avait rien de répréhensible, la fabrication de ceux-ci était un crime auquel les Musulmans ne se sont jamais livrés eux-mêmes : la « *manufacture d'eunuques* » du Moyen Age, comme l'a rappelé Roditi, était l'évêché de Verdun. Quand, en 1850, l'esclavage fut aboli en Tunisie, il s'étalait aux portes de New-York, dans le Maryland catholique et dans le Sud protestant.

Dans la zone géographique où s'est répandu l'Islam, autour du trentième parallèle, l'homosexualité fut toujours pratiquée, avant comme après Mohammed.

La separation des sexes, habituelle en Orient, la réclusion des femmes, la beauté des hommes, la douceur du climat, la favorisèrent peut-être. Les hammams aussi, vraisemblablement. En prescrivant les ablutions, le Prophète avait donné l'essor à ceux-ci. Au XIe siècle, à Byzance, ville chrétienne, pour une population de trois millions d'habitants, on comptait soixante mille hammams. Cordoue, au temps d'Al-Mansour, avait sept cents hammams pour un demi-million d'habitants. Ces hammams étaient alors des lieux de plaisir et de luxe. Les beaux corps s'y dévoilaient sans fausse honte :

« *Les bonnes manières s'y perdent, comme des lampes qui ne trouveraient pas de débit quand paraît le visage de l'aurore* », déplore le qâdi de Zuhair, Abu-Hasan Muhtâr ar-Ruaini.

La Loi musulmane, nous l'avons vu, ne dit pas, comme d'Holbach : « *Dès que le vice le rend heureux, l'homme doit aimer le vice.* » Elle n'offre rien, non plus, de comparable au « *Ghotul* » des Muria de l'Inde — ce dortoir mixte où les jeunes vivent jusqu'au mariage sans refoulement, ni notion du péché, ignorant tous les tabous sexuels (voir *Maisons des Jeunes chez les Muria*, par Verrier Elwin, éd. N.R.F.). Cependant l'homosexualité est située dans les pays musulmans dans un contexte différent des pays chrétiens.

Contrairement à l'éthique chrétienne, l'Islam se montre favorable à la satisfaction de l'instinct sexuel dans la race humaine. Il ne prescrit pas la chasteté. Jamais il ne s'est enorgueilli de ses ascètes. Il pense que la jouissance charnelle fait pressentir le Paradis — un Paradis d'où, comme dans le Paradis des Mormons, les joies de la chair ne sont pas exclues. Le Croyant y sera accueilli par des houris aux beaux yeux noirs, au teint blanc comme l'éclat des perles. Elles seront vierges, et le commerce des hommes ne leur fera point perdre cet avantage; elles n'enfanteront point et seront exemptes des besoins qu'on éprouve sur la terre, excepté celui d'aimer. Il est même question de beaux jeunes gens; mais ceux-ci se contentent de servir des boissons qui n'enivrent pas. L'usage sera conservé en Orient où, dans les parties de plaisir, surtout la nuit, c'est un échanson (*sâqi*) qui remplit les coupes et les présente aux convives. Les poètes, comme l'a rappelé Marc Daniel, célèbrent inlassablement l'éclat du vin dans la coupe en même temps que la beauté de l'échanson :

« *Qu'il est beau l'échanson,* chante Al-Mutamid, *qui, de sa taille mince, avec des regards pleins d'agaceries, s'est levé pour verser le vin...* »

Il n'est pas question, bien entendu, de tel regards dans le Koran sublime...

Toutefois certains Docteurs déclarent que la masturbation est licite : « Quelle importance cela a-t-il? Nous en usions aux cours de nos expéditions », dit Al-Alâ Ben Ziyâd. « *Il ne s'agit que de ton eau : lâche-la donc!* » (Al-Hasan Al-Bacrî). « *Les ancêtres l'enseignaient aux jeunes gens en vue de les garder de la fornication* » (Mujahid) [textes cités par Bousquet].

L'Islam répudie toute exagération, toute frénésie d'ascétisme. Le Koran n'exige de personne plus qu'il ne peut exécuter : « *Les parents* (par exemple) *ne seront pas contraints de faire pour leurs enfants plus qu'ils ne peuvent, ou les tuteurs pour leurs pupilles* » (*Sourate II*, v. 233). Le mari peut adopter avec ses épouses toutes les postures qu'il juge bonnes, en vertu du verset 223 de la même *Sourate* : « *Vos femmes sont votre champ. Cultivez-le toutes les fois qu'il vous plaira.* »

La Loi musulmane admet, au moins sous la forme du « *coïtus interruptus* », la légitimité de la restriction volontaire des naissances — alors que la plupart des autres religions continuent à condamner les pratiques anti-conceptionnelles, sans tenir compte du changement intervenu dans les conditions de l'équilibre démographique.

Essentiellement favorable à la satisfaction des appétits mâles, le système musulman admet dans le mariage le coït avec l'impubère : il évite ainsi l'abus du Droit Canon fixant à douze ans la puberté des filles.

En revanche, seul le Musulman pubère et sain d'esprit (le *Moukallaf*) est assujetti à l'observation des règles de la religion. Les enfants musulmans qui meurent vont directement au Paradis : l'Islam n'admet pas la théorie du péché originel, et les enfants ne peuvent commettre de péché, même en se livrant à l'homosexualité.

Allâh se réserve de punir dans l'Au-Delà, comme il Lui convient, l'homosexualité du *Moukallaf*, mais en ce bas monde tout est mis en œuvre pour que l'acte homosexuel ne puisse être ni prouvé, ni sanctionné. « *Pour la fornication* (*Zinâ*), *Allâh exige en effet quatre témoins, mâles, libres, pubères, sains d'esprit, et légalement dignes de confiance.* » Ces quatre témoins doivent attester « *qu'ils ont vu le membre du fornicateur comme le style dans le pot à colyre* » (cité par Bousquet).

Si le coït humain durait quatre semaines, comme celui de la grenouille, ou même sept heures, comme celui de l'araignée, la preuve légale du crime de *Zinâ* aurait quelque chance de pouvoir être apportée. Celui de l'homme n'a pas cette durée...

Ajoutons que l'accusateur et les quatre témoins ont tout intérêt à être prudents, car l'accusation de *Zinâ* ayant été lancée, c'est eux qui recevront 79 coups de fouet s'ils échouent à en apporter la preuve!

Aux yeux de la Loi musulmane le scandale causé par la divulgation des faits qui touchent au tabou sexuel est un mal infiniment plus grave que l'infraction elle-même.

Après l'infraction, le Croyant se trouve en état d'impureté majeure. Pour l'effacer, nombre de religions utilisent des processus fort compliqués. En Islam, les choses se passent simplement. Point de confession : l'Islam est une religion sans prêtres! On a recours, pour se purifier, comme faisait, dans le Jourdain, au temps de Jésus, Ame de Dieu, Jean Baptiste, le Précurseur, à un lavage non interrompu du corps entier, y compris les cheveux et les poils, en formulant l'intention de se purifier.

Par ailleurs, en faisant le bien, le pécheur peut conquérir des mérites dans l'Au-Delà : « *J'effacerai les péchés de ceux qui auront été chassés de leurs maisons, qui auront souffert, combattu et seront morts pour défendre ma cause* », dit le Koran incréé. « *Je les introduirai dans les jardins où coulent des fleuves* » (III, 194).

On peut chercher si — malgré la pluie vengeresse, formée de pierres cuites dans les brasiers de l'enfer, qui fit périr les habitants de Sodome — la théologie musulmane ne justifie pas la tolérance *de fait* à l'égard de l'homosexualité pratiquée dans le Dar el-Islam.

Comme le fera plus tard Descartes, l'Islam, par respect pour la Transcendance de Dieu, déclare que les essences par où se définit la vérité et la bonté des choses sont elles-mêmes des choses et, par conséquent, ont dû elles-mêmes être créées par Allah. La volonté d'Allah n'a été déterminée par aucune règle de bonté ou de vérité, puisque toute bonté et toute vérité ont en elle leur source. « *C'est parler de Dieu comme d'un Jupiter ou d'un Saturne, c'est l'assujettir au Styx et aux destinées* », écrit de même Descartes à Mersenne (15 avril 1630), que de se le figurer astreint à quelque loi que ce soit, d'ordre logique ou d'ordre moral. La sodomie est condamnable parce que Dieu l'a défendue. Elle ne serait pas un mal si la Loi divine ne l'avait pas définie telle. Comme le dit G.-H. Bousquet : « *Allah n'a pas à faire connaître les raisons de Ses décisions, et Sa créature doit les adorer comme des mystères inaccessibles à la raison* » (*La Morale de l'Islam et son éthique sexuelle*, éd. Maisonneuve). Voilà qui nous préserve de l'erreur que saint Thomas commettra, et tant de

chrétiens après lui : chercher une justification aux motifs de Dieu et prétendre qu'Il condamne la sodomie parce qu'elle n'est pas « normale ».

La thèse islamo-cartésienne ne débarrasse pas seulement la théologie d'un faux finalisme biologique, elle semble aussi, logiquement, arracher l'homosexuel aux juges terrestres (dont le Prophète disait que, sur trois, deux au moins étaient bons pour l'enfer) et le laisser seul, face à face avec Dieu.

Toutefois les théologiens protestants ont admis l'absolue indifférence de la volonté de Dieu sans se montrer, envers les homosexuels, plus tolérants que saint Thomas : la volonté de Dieu, écrit Calvin, est « *tellement la règle de toute justice que tout ce qu'Il veut il le faut tenir pour juste d'autant qu'Il le veut* ». Cette proposition est-elle soutenable? Peut-on, à la fois, admettre que les décrets divins sont réputés justes uniquement parce qu'ils sont l'expression de la Puissance Souveraine, et préférer à la douceur musulmane la rigueur puritaine? Je crois que la logique est ici du côté de l'Islam.

Le Dieu des théologiens réformateurs n'est peut-être pas tout à fait « *un Jupiter ou un Saturne* », puisque sa volonté n'est déterminée par rien. Sa Transcendance n'en est pas pour autant respectée : en dressant la liste des péchés mortels, ils font de Dieu un Président de Cour d'Assises qui doit se conformer à un règlement dont les articles sont aussi nombreux que variés. N'est-ce pas une autre façon de l'assujettir « *au Styx et aux destinées?* ». Conçue en Orient, l'idée de la Transcendance de Dieu s'obscurcit vite en Occident.

Cependant, comme l'écrit Benoist-Méchin, « *cinq fois par jour, à travers le monde, près de quatre cents millions d'hommes se prosternent. Le front tourné vers la Mecque, ils forment un cercle immense, une fleur dont chaque pétale serait un être vivant* » (*Un Printemps arabe*). Pour eux, le seul péché irrémédiablement puni de l'enfer éternel est le « *Koufr* », le refus obstiné de la Foi dans le Dieu unique et en la mission de son Envoyé. Etre Musulman c'est, étymologiquement, être soumis à Dieu : c'est par conséquent condamner irrémédiablement le « *Koufr* ». C'est ce que les Croyants font quand à l'appel des muezzins ils se penchent vers la terre, proclamant par ce seul geste « *qu'il n'y a de Dieu que Dieu, et que Mohammed est son Prophète* ».

Le pécheur qui demeure croyant finira par goûter les joies du Paradis : « *Un grand pécheur croyant ne sera condamné qu'à un enfer temporel, non éternel. L'enfer éternel est réservé à l'infidèle. C'est la foi qui sauve, la foi seule* » (Louis Gardet et M. M. Anawati, *Introduction à la Théologie musulmane*, éd. Vrin).

« *Qu'il redoute, certes, le terrible châtiment annoncé* », dit Louis Gardet dans un autre ouvrage. « *Il sera châtié d'abord dans le tombeau, puis en enfer après la résurrection. Mais son séjour dans l'enfer éternel ne sera que transitoire* » (*Connaître l'Islam*, éd. Fayard).

Al-Asharî demand de n'accuser de « *Koufr* » aucun de ceux qui commettent le péché de *Zinâ*. Mais si, ce faisant, le pécheur estime que son acte est religieusement licite, il se rend alors coupable de « *Koufr* » : ce qui fait l'impiété ce n'est pas tant l'acte lui-même que l'attitude de révolte envers la Loi divine.

Le Musulman, malgré ses faiblesses, « *paraît en quelque sorte en état de grâce* » (Bousquet). Il appartient à la communauté élue par Allah en raison de sa croyance, « *fleur étrange, étalée sur plusieurs continents, effeuillée chaque nuit, mais se recomposant chaque matin à l'appel des muezzins, fleur dont chaque pétale est relié aux autres par les liens de la prière, et dont la Kaaba serait le pistil compact et noir* » (Benoist-Méchin). Si Allah le veut, Il sera miséricordieux pour l'être fragile, « *composé de boue et de sang* », qui lui offre sa foi exclusive.

« *Face à ce don total offert en témoignage à la Transcendance divine, les actes « bons » ou « mauvais », commandés ou interdits, s'estompent, se relativisent, enveloppés qu'ils sont dans la bienveillance apitoyée du Très-Haut...* » (Louis Gardet : *Connaître l'Islam*).

Ainsi, dans le Dar el-Islam, la sodomie, tout en restant une faute religieuse très grave, n'enferme pas le pécheur dans ce que Hesnard appelle « *l'univers morbide de la faute* ».

La tolérance de fait dont elle a toujours bénéficié tient à la gentillesse des nations musulmanes, à la répudiation de l'ascétisme par l'Islam, aux quatre témoins exigés par Allah pour établir la faute de *Zinâ*. Espérons que les Etats arabes libérés continueront à faire preuve de la même sagesse et ne copieront pas le puritanisme de leurs colonisateurs.

Quant au Croyant homosexuel, le sentiment que l'impossible n'est pas exigé de lui, qu'il est aimé d'Allah en raison de son appartenance à la communauté musulmane, qu'il s'est purifié de sa faute selon le rite deux fois millénaire, qu'il peut la racheter en faisant le bien, la confiance devant l'insondable mystère de la volonté d'Allah, la certitude que c'est la foi seule qui sauve — autant de raisons qui font que, pour lui, l'Islam n'ouvre pas le Ciel comme un abîme.

Au jour du Jugement, le pécheur qui a enfreint les tabous

sexuels s'en remet au Dieu Clément et Miséricordieux, qui peut lui infliger un châtiment terrible, mais que peut aussi peut lui infliger un châtiment terrible, mais qui peut aussi *Inch' Allah!* (3).

SERGE TALBOT.

(3) *Inch' Allah :* Si Dieu le veut.

Der Kreis LE CERCLE The Circle

paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :

50 F (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

AUTO-STOP

Côte d'Azur..., ... août 1963.

Cher ami,

Nous roulions sur l'autoroute de l'Estérel et vous me parliez de ce trajet Nice-Toulon que je suis tenu d'accomplir, actuellement, chaque semaine et que je fais seul, presque toujours. N'était-ce pas, à la longue, monotone?

Je vous ai dit alors que, s'il m'arrivait de l'amortir comme on se débarrasse d'une corvée, en m'efforçant de penser à autre chose, il y avait tout de même la possibilité de le varier par la Corniche de l'Estérel, par les routes forestières de La Môle ou de Collobrières, par Brignoles et la vallée de Néounes.

Mais le principal obstacle reste le manque de temps, ma petite Vespa n'étant guère rapide, surtout quand elle a le mistral dans le nez. Ce qui nous a amenés à parler « voitures » et le récit de mon déplacement hebdomodaire a tourné court, au moment, sans doute, où il vous aurait le plus intéressé. Je le reprends donc ici.

Il y a des auto-stoppeurs, le long de la route, et beaucoup, hélas (hélas pour eux, d'abord : le stop marche mal en France, disent-ils; pour leurs transporteurs, ensuite...), ne sont guère avenants. Pour un jeune Anglais qui se rendait ainsi en Afrique du Sud et disposait, pour ce faire, de 300 anciens francs par jour, et qui fut, cependant, bien que n'ayant pas mangé depuis 24 heures, un compagnon de bon ton; pour un étudiant Italien, intelligent, disert et déçu, que de garçons pauvrement, lourdement équipés — et sales! — que l'on n'a guère envie de recueillir et encore moins de connaître!

Cependant, un jour où l'heure de mon départ avait été modifiée, je découvris une tout autre espèce d'auto-stoppeurs, ma foi bien sympathiques et Français, ceux-là, incontestablement.

Les soldats en service dans les camps de Fréjus, soit à la sortie Est de la ville, vers l'Estérel, soit sur la route de Bagnols-en-Forêt, au Nord, les permissionnaires libérés après la « soupe » de midi sont des stoppeurs convaincus pour bien des raisons. Je citerai : l'amour de l'art, le manque d'argent

et, surtout, car celle-ci est indiscutable, le fait qu'il n'y a pas de train pour la direction de Toulon avant 16 h 46 à Fréjus. Un peu plus loin, au niveau des Arcs, la même observation reste valable pour les soldats qui viennent de Draguignan, voire, lors des vacances scolaires, pour les élèves de l'Ecole normale ou tout autre établissement.

Bien entendu, je ne suis pas disposé, chaque fois, à transporter quelqu'un. Je n'ai pas, non plus, une réaction toujours favorable devant ceux qui tentent leur chance, d'autant plus qu'ils sont presque toujours deux (je ne dispose, pratiquement, que d'une place), deux bons copains qu'il n'est pas question de séparer. C'est même touchant, cette fidélité, l'un à l'autre, de garçons qui augmenteraient certainement leurs chances en allant seuls.

Cela étant posé, j'ai bien dû, depuis deux ans, transporter une vingtaine de ces soldats et une demi-douzaine d'étudiants.

— Ainsi, me direz-vous, vous acceptez de transporter des stoppeurs? Vous n'avez pas peur d'avoir des ennuis?

— Mettons que j'ai la main heureuse en me fiant à leur physionomie. Une fois, une seule fois, je suis mal tombé. Je n'ai pas eu « d'ennuis », non! J'ai cru, plus simplement, que j'allais mourir d'ennui avec un garçon de bonne famille, certes, solide, coloré, mais épais, le cerveau vide, ne s'intéressant à rien, incapable d'exprimer quoi que ce soit, qui allait rejoindre papa et maman en vacances à la presqu'île de Giens et pesait son quarteron de caporaux dans ma voiture. Plutôt véhiculer un bandit de Calabre que d'affronter de nouveau pareille vacuité!

— Admettons que vous tombez bien. Je ne pense pas, cependant...

— Je vous entends. Aucun n'était Arcadien ou susceptible de le devenir (sous bénéfice d'inventaire, plus tard, pour les moins formés).

— Alors quel plaisir?...

— Quel plaisir? Je pourrais vous répondre qu'ayant le privilège de résider dans la ville de France qui compte le plus fort pourcentage de croulants, c'est déjà une bénédiction que d'avoir affaire à un gars de vingt ans. Mais il y a autre chose : au bout de dix ou quinze kilomètres, une fois entraînés par les premières paroles, bien banales, que nous échangeons, ces soldats, ces étudiants, commencent à parler et le font, pour la plupart, avec une spontanéité qui me touche au-delà de ce que vous pouvez imaginer. J'ai atteint la cinquantaine, vous le savez, et vous savez aussi que, qui dit : « atteindre », pense « dépasser ». Ne trouvez-vous pas merveilleux que ces trois décennies qui me séparent d'un petit gars ne soient pas un obstacle entre lui et moi? Et il ne s'agit pas, de sa part, d'un prudent témoignage de reconnaissance envers celui qui

le promène et l'oblige, mais de tout autre chose, que j'ai compris peu à peu, et qui prouve que je ne suis pas encore coupé de mes cadets. Tant qu'il en sera ainsi...

Mieux, même : le tout dernier de ces permissionnaires du samedi m'a offert une image de la jeunesse dont je n'aurais pas osé rêver : celle du plus joli garçon que j'aie vu depuis longtemps. Non pas de ces visages trop fins, trop léchés, de ceux que les femmes condamnent en les traitant d'efféminés, mais un charmant visage de garçon, avec une gentillesse d'expression extraordinaire.

Ce jour-là, en passant devant un des camps militaires de Fréjus, j'avais vu, au bord de la route, un grand gars un peu pataud qui regardait venir les voitures avec, visiblement, le désir de se faire transporter, mais qui n'osait pas, carrément, « faire du stop ». Il était plutôt sympa et j'avais regretté, après coup, de ne m'être pas bonnement arrêté pour lui rendre service. Mais, à ce moment-là, je n'étais pas, sans doute, suffisamment « conditionné ».

Plus loin, du côté du Muy, un autre isolé, de jolie silhouette, attendant, lui aussi, un automobiliste bienveillant, mais, pas plus que son camarade, ne l'affichait ouvertement. Chez le premier, c'était de la gaucherie; chez celui-ci, l'incertitude d'un débutant.

J'étais arrivé à son niveau, laissant courir ma voiture sur son erre, sans freiner. Il ne comprit pas tout de suite, en me voyant arrêté vingt mètres plus loin, que je l'attendais. Je fis un signe de la main et ce fut aussitôt comme le déboulé d'un jeune chien. Ma voiture était décapotée : il pencha vers moi un visage de gosse heureux, aux traits si harmonieux que je pensai : « Est-ce possible? »

Le tutoyant d'emblée (ce que je fais rarement), je demandai :

— De quel côté vas-tu?

— A Carnoules.

— Ça va, monte : c'est mon chemin.

Il fut vite installé et nous fîmes connaissance, de façon si cordiale que, par la suite, alors que nous roulions entre Le Luc et Gonfaron, j'éprouvais curieusement le besoin de justifier mon tutoiement : « C'était par sympathie, tu l'as bien compris, n'est-ce pas? »

En fait, cela ne l'avait ni surpris, ni gêné.

— Et puis, jeune Marsouin, je suis de ton Arme, tu sais... Dis-moi, cela se dit toujours, « marsouin » ?

Il fit « oui », ravi de me voir si bien renseigné.

Entre temps, avant Vidauban, je m'étais arrêté au bord de la route pour acheter un kilo de pêches de vigne, jaunes et rouges, sucrées, parfumées, cueillies du matin même, et j'avais posé le sac sur ses genoux : « Mange! On partage » et

il ne s'était fait prier un peu que parce que ses parents l'avaient bien élevé...

J'avais appris, aussi, qu'un de ses cousins travaillait à la fabrique de liège, à la sortie du bourg que nous allions traverser. Je m'arrêtai bien volontiers : « Vas voir. Je t'attends. »

Il revint en courant, toujours avec sa frimousse de petit chien joyeux : le cousin était parti.

— Bon! Alors en route pour Carnoules. Tes parents habitent Carnoules?

— Non. Besse.

— Ah? Comment vas-tu faire?

— Oh! Je m'arrangerai. Il y aura bien quelqu'un pour m'emmener. Et puis, six kilomètres à pied, ce n'est pas trop...

Déjà, je savais qu'à Carnoules je prendrais la route de Besse. Dès qu'il s'en aperçut, il protesta, par discrétion.

Mon Dieu! Qu'un visage de cet âge, rosi de plaisir sous son hâle de petit paysan haut-alpin, est donc plaisant à voir! Pour l'admirer de nouveau, j'aurais fait, avec joie, un détour bien plus grand.

En vue des premières maisons de Besse, je m'arrêtai, ne voulant pas me montrer dans la tenue où j'étais : un short de bain, un maillot blanc à demi-manches, jambes et pieds nus, bien entendu.

— Voilà. Tu finiras bien le trajet tout seul. Bonne perm', Raymond...

... car il m'avait appris son prénom. Mais il voulait m'offrir « un verre » et me le dit tout de go. Il préparait sa petite invitation depuis un moment.

— Tu me vois aller au café comme ça? Mais tu es gentil et je te remercie bien. Ce sera pour une autre fois — quand tu seras sergent!

Il sourit et fit un geste qui soulignait l'improbabilité de cette promotion. Descendu de voiture, il se préoccupa de faciliter mon demi-tour. Un dernier geste de la main et je partis sans me retourner.

— Et... c'est tout? me demanderez-vous.

— Oui, c'est tout. Pourtant, j'étais heureux comme au seuil de ma première amitié, tout à l'émerveillement de cette rencontre, sous le charme de ce visage adorable, de cette juvénile spontanéité, de cette confiance totale qui avait aboli toute barrière entre nous.

Si ma vie a un sens, le hasard favorable qui a fait se croiser nos routes se renouvellera. J'attends, patient, une deuxième rencontre avec mon petit marsouin aux yeux noisette, au sourire d'ange. Oui, je pense que je le reverrai sans avoir à courir au devant de lui...

. . . . . .

YVES CERNY.

NOUVELLES D'ITALIE

par

MAURIZIO BELLOTTI

Théâtre :

Je regrettais, voici quelque temps, que l'abolition de la censure théâtrale n'eût pas donné aux directeurs et aux troupes de théâtre le courage de monter des pièces jusqu'alors interdites. Je suis aujourd'hui heureux de faire amende honorable, car la saison 1962-1963 a été marquée en Italie par une succession de représentations anticonformistes et scabreuses. De *Le Diable et le Bon Dieu*, de Sartre (qui contient quelques allusions homophiles), à *Clérambard*, de Marcel Aymé, sans parler de beaucoup d'autres titres, on a assisté au triomphe de l'anti-conventionnel, et on a entendu des dialogues et des répliques qui, jusqu'alors, n'avaient jamais paru sur les scènes italiennes. Dans ce contexte, la production de nuance homosexuelle a tenu une place importante; qu'il me suffise de citer les pièces suivantes :

Narcisi e Mamme (« *Narcisses et Mères* »), de Carlo Terron — qui est probablement la pièce la plus audacieuse jamais représentée dans notre pays. Le sujet est vite raconté : deux maris constatent avec amertume que leurs femmes les ont abandonnés. Bien entendu, ils pensent qu'elles sont parties avec d'autres hommes, mais non! elles sont devenues... amants. Les deux maris délaissés ne savent plus à quel saint se vouer, et à la fin ils décident de rester en famille, en devenant amants à leur tour. La mise en scène contribue à accentuer le côté archi-scabreux de cette comédie; à un moment donné, un des deux hommes joue en slip, et dans la scène finale on voit les deux maris « jouer » entre eux un jeu qui, sans excès de fantaisie, ressemble beaucoup à une « paedicatio » en public!

Du même Carlo Terron, *Notti a Milano* (« *Nuits de Milan* ») dispute à *Narcisi e Mamme* le titre de comédie la plus osée de l'année. Il est difficile d'en résumer l'intrigue, assez complexe, mais il me suffira de dire qu'on n'y voit pas un seul personnage normal, et qu'une longue scène est consacrée à la description extrêmement détaillée d'une fête d'invertis, avec noms au féminin, etc...

Le Catacombe (« *Les catacombes* »), de Franca Valéri, est

une pièce pleine de répliques, de jeux de mots, d'allusions, souvent très savoureuses. On peut imaginer aisément combien ce genre d'ouvrage se prêtait à l'introduction fréquente du thème homosexuel! et il est à noter que la majeure partie des répliques ne nous sont pas hostiles — au contraire! Ce genre de comédies doit nous réjouir profondément, car ce sont elles qui font admettre par le public comme normal un mode de vie (qui l'est, d'ailleurs), alors que les pièces comme celles de Carlo Terron, citées plus haut, risquent, en raison de leur excessive scabrosité, de choquer le public bourgeois — et, de fait, c'est ce qui s'est produit.

I Migliori sono cosi (« *Les meilleurs sont comme ça* »), de Peppino de Filippo : ce titre est, à lui seul, tout un programme; mais la pièce nous est fortement hostile, et c'est peut-être pour cette raison qu'elle a été ensevelie sous une avalanche de critiques. Citons seulement, à titre d'exemple, celle de Sandro De Feo, dans *L'Espresso :* « De Filippo montre qu'il s'imagine, avec les critiques les plus indigents, qu'il existe dans le domaine de l'art des matériaux nobles et des matériaux ignobles, et qu'il est plus digne de jouer les moralistes et de s'en prendre aux homosexuels, maîtres authentiques ou présumés du théâtre, que d'écrire ou de jouer des vaudevilles. »

Il ritratto di Paxuell Berti (« *Le portrait de Paxuell Berti* »), qui n'a été joué qu'à Rome, était une pièce à scandale, jouée en costumes osés (hommes et femmes dévêtus au maximum), et pleines de répliques et d'allusions homosexuelles.

On a joué aussi *Allez donc chez Thorpe,* de François Billetdoux, qu'on peut citer ici parce qu'elle contient une seule phrase homophile... mais assez crue.

Dans le genre « théâtre léger », les Milanais ont pu voir une représentation du spectacle du Casino de Paris, et le présentateur avertissait ainsi le public : « Le spectacle est absolument intégral, mais il a fallu vêtir un peu plus les femmes. En compensation, nous avons obtenu la permission de déshabiller les hommes, de sorte qu'il y aura au moins une partie du public qui sera contente! » De fait, c'était le spectacle le plus riche en nus masculins qui ait jamais été vu sur une scène italienne. Si l'on ajoute qu'un danseur a ôté son slip et s'est exhibé complètement nu sur la scène, on avouera qu'il y avait là de quoi citer ce spectacle dans notre revue!

La comédie musicale de Carlo Dapporto, *Babilonia,* renferme une scène assez salée, dans laquelle on voit un père appeler sa femme pour lui parler d'une chose très grave; après toute une comédie, il se décide à dire de quoi il s'agit : c'est que leur fils a un défaut terrible : il aime les femmes! « Quand on pense à tous les sacrifices que nous avons faits pour assurer son avenir, pour lui faire une carrière... et cet

idiot court après les femmes! c'est la ruine, la catastrophe... », etc..., etc...

Cinéma :

Parmi les films étrangers, on a vu cette saison *Léon Morin prêtre*, de Jean-Pierre Melville, où il est fait allusion à des mœurs lesbiennes, et *Processo a porte chiuse* (« *Huis-clos* »), qui n'est autre que le trop célèbre *Troisième sexe*, de Velt Harlam, enfin autorisé en Italie après plusieurs années d'hésitations de la censure.

Plusieurs films italiens récents font des allusions plus ou moins précises à l'homosexualité. Dans *La Vita provvisoria* (« *La vie provisoire* »), film à sketches, on voit un homosexuel sympathique soumis à un chantage. — *Il Paradiso dell' uomo* (« *Le paradis de l'homme* »), documentaire en couleur sur le Japon, montre des scènes tournées dans des locaux d'invertis à Tokyo. — Le documentaire de G. Jacopetti intitulé *La Donna nel mondo* (« *Femmes à travers le monde* ») présente, entre autres, un club pour « dames seules » et une photo de deux lesbiennes en train de s'embrasser. On y voit aussi des locaux « pour messieurs seuls » et une tribu d'une île du Pacifique, dans laquelle l'homosexualité est monnaie courante, les rapports avec les femmes étant considérés comme une « douloureuse nécessité » et l'amitié charnelle entre hommes comme la forme idéale et normale d'amour. — *Il Sorpasso* (« *Le dépassement* »), de D. Risi, montre l'amitié de deux hommes, pour qui joue un rapport d'attirance inconscient, mais équivoque. On y voit en outre un épisode ouvertement homosexuel, avec un domestique qui se surnomme « Occhio fino », en jouant sur le terme d'argot populaire « finocchio » qui désigne les « pédales ». — Notons encore quelques allusions ou sous-entendus dans « *La Marcia su Roma* » (« *La marche sur Rome* »), et *Violenza segreta* (« *Secrète violence* »), de G. Moser. — Enfin, on annonce la prochaine sortie de *Milano Nera* (« *Milan la noire* »), film enquête de Pier-Paolo Pasolini qui, à en juger par les photos et les indiscrétions, doit contenir une ample moisson homosexuelle.

Livres :

Traductions de l'allemand. — *La trentième année*, de Ingeborg Bachmann (titre italien : *Il trentesimo anno*, éd. Feltrinelli) est un recueil de nouvelles, dont l'une (« Un pas vers Gomorrhe ») affronte sans hypocrisie une scabreuse histoire de dames. — *Le virage*, de Klaus Mann (titre italien : *La Svolta*, éd. Il Saggiatore) est l'autobiographie du fils cadet de Mann, mort suicidé; le jeune homme était homosexuel et l'avoue ouvertement. De nombreux jugements sur des personnages homophiles rendent ce livre particulièrement intéressant. — Du même Klaus Mann, *Fenêtre sans barreaux*

(titre italien : *Finestra senza sbarre*, éd. Il Saggiatore) est le récit, de style un peu « décadent », de la vie et de la mort de Louis II de Bavière; le thème homosexuel y est exprimé sans détours.

Traduction de l'anglais. — *The Sporting Life*, de David Storey (« *La vie du sport* », titre italien : *Il campione*, éd. Feltrinelli) raconte l'histoire d'un entraîneur sportif qui est attiré par ses « poulains » et leur fait des propositions. On en a tiré un film, que la Grande-Bretagne a présenté au Festival de Cannes.

Traduction de l'espagnol. — *Pour vivre ici*, de Juan Goytisolo (titre italien : *Per vivere qui*, éd. Feltrinelli), est un recueil de nouvelles où l'on trouve de nombreuses allusions homophiles.

Livres italiens récents. — *La Traduzione* (« *La traduction* »), de L. Ceccherini (éd. Feltrinelli), se situe dans une prison; on y parle beaucoup de rapports homosexuels entre détenus. — *Rito Ambrosiano, rito Romano* (« *Rite ambrosien, rite romain* »), de Ugo Quintavalle (éd. Longanesi), fait plusieurs allusions à l'homosexualité dans la haute bourgeoisie milanaise et romaine.

Rééditions. — Les lecteurs italiens ont en ce moment à leur disposition les rééditions de plusieurs œuvres citées et commentées en leur temps dans les pages d'*Arcadie : Le Mie Stagioni* (« *Mes Saisons* »), de Giovanni Comisso, les traductions italiennes des *Mémoires d'Hadrien*, de Marguerite Yourcenar et des *Amitiés particulières*, de Roger Peyrefitte, et *Settimana Nera* (« *Semaine noire* »), de E. Emmanuelli, d'où a été tiré le film *Violenza Segreta* dont nous avons parlé plus haut.

On annonce la prochaine sortie de l'édition complète des nouvelles de Sandro Penna, de l'œuvre intégrale « *Baron Corvo* », et d'un nouveau roman de Lorenza Mazzetti, *Con Furia* (« *Avec fureur* »), qui raconte l'histoire d'un inceste homosexuel entre deux sœurs.

Essais. — De nombreux essais sont à signaler intéressant le domaine homophile. De Hans Licht, *Costumi Sessuali dell' antica Grecia* (« *Mœurs sexuelles de la Grèce antique* », éd. Méditerraneo), est une œuvre malheureusement fort médiocre, et la traduction est déplorable. — *Costumi sessuali dei popoli civili* (« *Mœurs sexuelles des peuples civilisés* »), d'Adolf Tullmann (éd. Méditerraneo), constitue un tableau assez bien fait de la vie sexuelle de notre époque; l'homosexualité y occupe un chapitre entier. — L'essai de W. Gaunt, intitulé *L'Avventura estetica* (« *L'aventure esthétique*, éd. Einaudi), est une histoire du « décadentisme », centrée sur la figure d'Oscar Wilde, présentée avec une mesure et une sobriété rares. — *Omosessualità e Morale* (« *Homosexualité et Morale* »), de l'abbé Michael Buckley (éd. Il Borghese), est

l'œuvre d'un prêtre catholique qui s'est attaché à définir les causes, à cerner les contours, à reconnaître les manifestations, à dénoncer les périls et à étudier les moyens de guérison de l'homosexualité sous l'angle religieux et moral. On croit comprendre, en conclusion (car l'abbé Buckley est fort peu explicite sur ce point), que le meilleur moyen d'arracher le « malade » à la mauvaise voie serait de le remettre sur la voie normale, ce qui pourrait se révéler d'application difficile étant donné l'aversion congénitale pour l'autre sexe dont sont atteints beaucoup des... intéressés! Notons que ce livre contient un chapitre érudit et abondant sur les allusions faites par l'Ancien Testament aux perversions sexuelles.

Chronique :

Notre chronique sera, cette fois-ci, brève et.... assez futile! A Venise a été organisé le *Pansy Festival.* Grand embarras des dames anglaises et... brusque afflux de messieurs anglais. Malheureusement, il ne s'agissait que d'une exposition florale de pensées, et non de... ce que vous savez (1).

A Rome on a inauguré le *Sebastian Club*, réservé à la clientèle de « goûts particuliers », mais les exhibitions de Joe Stajano, habillé en femme, ont fait intervenir la police et fermer le local. — Stajano n'a pas perdu courage pour autant et s'est fait photographier en travesti sur tous les journaux, avant d'entreprendre une tournée de reportage sur le troisième sexe à travers l'Europe.

Dans une récente biographie de Garcia Lorca publiée en Espagne, nous apprenons que le célèbre poète s'exhibait devant ses amis vêtu en bayadère!

Le journal *Il Mondo* a publié une nouvelle du grand écrivain allemand Hermann Hesse, *La marche funèbre,* qui raconte la mort d'un ami très cher, sur un ton très ambigu. Il faudrait décidément relire atentivement toute l'œuvre de Hesse sous l'angle homophile, et pas seulement le fameux *Narcisse et Bouche d'Or.*

Pour terminer, nous citerons un passage de Jean Rostand, publié dans l'*Europeo* et intitulé « *Qu'est-ce que la vertu?* ».

« Etre vertueux, c'est utiliser correctement toutes les ressources de son cerveau, et ne pas permettre que restent inactives les cellules les plus précieuses et les plus nobles. C'est exiger le plein emploi de l'être, faire honneur à sa totalité organique, faire de soi un animal plus riche et plus complet, abonder dans le sens de l'évolution en jouissant des biens suprêmes reçus, faire prévaloir en soi les qualités qui ont fait l'excellence de l'espèce : c'est choisir de vivre, en un mot, à la hauteur de l'homme. »

MAURIZIO BELLOTTI.

---

(1) En anglais, « pansy » signifie à la fois la pensée (fleur) et les... tapettes.

CHRONIQUE ATHÉNIENNE

VI. — PROMENADE DANS LES RUES D'ATHÈNES

par

DEMIS

Je venais d'émerger du sous-sol d' « Asty », la salle de cinéma où l'on pouvait, ainsi qu'à « Embassy », le cinéma du quartier résidentiel, voir à Athènes, cette semaine de février 1963, l'excellent film anglais *Victim* sous le titre incongru *Le coup de téléphone qui tue*. J'avais quelques courses à faire et, comme j'étais au cœur même de la ville, au milieu de cette courte rue Coraïs qui unit les deux principales artères d'Athènes, je tâchais de me tracer un itinéraire qui eût pu m'épargner des détours superflus. A ma droite, c'était la rue Vénizélos, avec l'Université en face de moi : à peine quelques heures s'étaient écoulées depuis que la police avait dispersé les étudiants qui manifestaient pour une augmentation de l'article du budget concernant l'instruction publique. Victor Hugo me revint à l'esprit :

« *Nous, enfants de Paris, cousins des Grecs d'Athènes,*
Nous raillons et frappons... » (1).

A ce détail près, qu'ici on frappait les étudiants, dont un bon nombre se trouvait en ce moment à l'hôpital.

Cependant, parmi ces policiers, certains devraient être homophiles : le pourcentage minimum, au moins. Comment avaient-ils eu le cœur de bâtonner cette charmante jeunesse? Je me décidai à tourner à gauche, vers la rue Stave : c'est par là que je devais commencer mes courses. A ce moment deux dames de ma connaissance, âgées, mais opposant au temps une résistance bien organisée, me saluèrent en passant et s'arrêtèrent pour me parler. Je leur conseillai de voir le film. « Non », me dirent-elles, « on nous a dit qu'il est accablant. Il nous faut quelque chose de plus gai ». Je les quittai et je marchai vers la rue de Stave. Voici la place Klafthmonos, avec l'édicule que le baron Charlus appelait « édicule Rambuteau », tandis que le maître d'hôtel de Marcel le nommait « *pistière* » au lieu de pissotière : « Certainement, M. le baron de Charlus a pris une maladie pour rester si lontgemps dans une *pistière*. Voilà ce que c'est que d'être un vieux coureur de femmes. » Ce matin, Madame m'a envoyé faire une course à Neuilly. A la *pistière* de la rue de Bourgogne, j'ai vu entrer

(1) *L'année Terrible.*

M. le baron de Charlus. En revenant de Neuilly, bien une heure après, j'ai vu ses pantalons jaunes dans la même *pistière*, au milieu, où il se met toujours pour qu'on ne le voie pas » (2). Ici la naïveté du maître d'hôtel (qui, grâce à sa longue expérience, devrait être plus habile à reconnaître la vérité à de pareils symptômes) égale celle du « narrateur » qui ne comprend rien à tous les indices de la particularité du baron de Charlus, donnés au cours de tant de pages, ne se permettant de découvrir la vraie nature du héros que quelques volumes plus loin : ici Proust a pastiché Jules Verne de l'*Ile mystérieuse!* Pour revenir à la place de Klafthmonos, disons que la *pistière* de celle-ci a une clientèle plus discrète, qui ne s'attarde pas là pendant une heure! Plus loin, c'est l'Amirauté. Dans le vieux café qui est en face, quelques fidèles admirateurs des gars de la Marine doivent séjourner...

Après avoir fait quelques achats dans la rue de Stave, je me suis dirigé vers la place de la Constitution, pour chercher mon passeport à une agence de voyages qui s'était chargée de son renouvellement. Autour de la place, d'anciens bâtiments en train d'être démolis pour laisser place à d'énormes cubes sans personnalité. J'avance vers la rue Philhellènes pour laisser un mot pour un ami à un hôtel. Me voici devant le Night-Club « Arizona ». Dans deux vitrines, les photographes des artistes. L'une des stars, c'est Véronique, « Sex-atomobombe », dont le corps a failli « être séquestré » en Italie (!) et l'autre, c'est Thémis, la Coccinelle grecque. Sur des photos signées d'un photographe parisien, Thémis est représentée en femme plutôt fausse maigre, dont le décolleté permet de voir deux rondeurs assez appréciables; ses yeux en amande, son sourire exposant une dentition parfaite, sont charmants. Son prénom en entier, c'est Thémistocle, le même que celui que portait l'ancien général et homme d'Etat qui avait battu Xerxès dans la grande bataille navale de Salamine. Un travesti? Je ne sais pas au juste jusqu'à quel point il a poussé sa cure de féminisation. En quittant Athènes pour se rendre à Paris en 1960, il avait déjà vu pousser deux seins minuscules sur sa poitrine après un bon nombre d'injections d'hormones. Fils de bonne famille de petits bourgeois, il avait commencé à faire des folies bien avant d'avoir fini le lycée. Dès qu'il eut l'âge de raison, il raffolait de se travestir en femme. Bien avant le carnaval, il laissait pousser ses cheveux et, lorsque la période des fêtes était venue, il sortait le soir habillé en femme pour visiter les tavernes et les bars. Il avait son vestiaire dans un hôtel borgne; il quittait la maison de sa mère à la tombée du jour, il allait à l'hôtel pour se maquiller, se peigner et se travestir en femme, puis il sortait.

---

(2) Marcel Proust, *La Prisonnière.*

Un de ses amis ayant financé son voyage à Paris, il partit, emportant deux grands coffres de robes, et s'installa dans un hôtel de la Place Pigalle. Il se mit à travailler chez « Madame Arthur », rue des Martyrs. Depuis, il a fait une brillante carrière de « travesti » et chaque année il vient à Athènes pour faire une démonstration de ses succès artistiques dans un night-club de choix.

J'avais maintenant à me rendre à la Poste centrale. Le moyen le plus commode était de prendre un trolleybus au boulevard voisin, qui longe le Parc National et le parc Zappeion. C'est là, au Zappeion, que dans les *Ambassades* de Roger Peyrefitte, Georges vit un soir le colonel déboucher d'une allée, accompagné d'un evzone de la garde royale. Les choses ne sont plus aussi faciles qu'autrefois, car depuis quelques années le Zappeion, qui autrefois était plongé dans l'obscurité pendant la nuit, est éclairé « a giorno ».

Cependant, une fois arrivé à l'embouchure de la rue Philhellènes, je crus préférable de rebrousser chemin et de gagner par les étroits dédales du quartier Plaka, qui est le vieil Athènes, la place de la Métropole, où je devais visiter une maison de commerce. Je passai par la courte rue où se trouve le palais de l'Archevêque. Quelle tragédie cet édifice a-t-il vu se dérouler entre ses murs, il y a à peine une année, avec l'élection, la diffamation et la démission de l'archevêque Jacques!

Cette pauvre Béatitude, après avoir été élue, intronisée, présentée au roi et décorée, a été accusée « d'actes infamants ». Un archimandrite, un amiral et un général étaient en tête du mouvement diffamatoire. Une enquête dirigée par le Saint-Synode aboutit à son acquittement, mais entre temps le bruit qu'avaient fait les journaux, les revues et théâtre, les cafés et les salons avait été si grand que le gouvernement avait contraint Mgr Jacques à démissionner. Un autre a été élu à sa place. Mgr Jacques est revenu ensuite à son évêché de Kiphissia, gravement malade après tant d'émotions, gardant le titre d'ex-archevêque. On se demande, non sans raison : pourquoi, une fois acquitté par le tribunal ecclésiastique, n'avait-il pas le droit de reconquérir le trône archiépiscopal? et encore pourquoi ses accusateurs avaient attendu que l'évêque fût nommé « archevêque d'Athènes et de toute la Grèce » pour pousser les hauts cris pour le bien de l'Eglise?...

Ma besogne finie à la place de la Métropole, je passe devant la Cathédrale et me dirige à pas pressés vers la place des Postes, pour chercher mon courrier en poste restante.

Quelle consolation, cet échange de lettres avec des amis du monde entier, certains entre eux inconnus... Maryse Choisy, dans *Un mois chez les hommes*, dit : « La poste est

une inven[illegible]
teur. » [illegible]
Anglais [illegible]
au pay[illegible]
En se[illegible]
mon fo[illegible]
visiona[illegible]
march[illegible]
15 ki[illegible]
je fa[illegible]
M[illegible]

[illegible] C'est le
[illegible]re chronique de
[illegible] Mme Maryse Choisy
[illegible] mois, de l'article de
[illegible] la suite de sa lettre.
[illegible]. Spyros Melas, qui est en
[illegible]magination. Personnellement
[illegible]amis au point de recevoir mes
[illegible]r. En psychanalyse, cela s'appelle
[illegible]rais même qu'il fût présent aux pré-
[illegible]ssion au Mont-Athos, à moins qu'il fût
[illegible] tasse de café (3). Avant de lire sa chro-
[illegible]connaissais pas les clauses du contrat avec
[illegible].
[illegible]e, pour l'honneur de l'Académie d'Athènes, que
[illegible]vros Mélas n'écrit pas de livres d'histoire.
On a publié sur moi tant de choses sans fondement, qu'en
[illegible]éral je ne prends pas la peine de les démentir. Mais
« dans la chronique de M. Mélas toute mon amitié pour la
« Grèce est mise en dicussion : c'est une chose qui ne peut

(3) Probablement, allusion à la petite taille de M. Melas.

« pas passer inaperçue. J'ai l'impression que M. Mélas a lu « (s'il l'a lu, bien entendu) mon livre *Un mois chez les* « *hommes* par les yeux de quelqu'autre. Je défie qui que soit « de trouver dans les pages de *Un mois chez les hommes* « autre chose que louanges infinies pour la Grèce. Qu'on me « cite un passage, un seul, qui puisse être humiliant pour la « Grèce.

« Veuillez accepter, M. le Directeur, avec tout mon atta- « chement pour votre pays, l'expression de mes sentiments « de collègue (4).

« Paris, le 25 janvier 1963.

Maryse Choisy. »

Nous avons cru de notre devoir d'insérer ici en entier la réponse de Mme Choisy, et nous sommes très contents que grâce à notre chronique, elle ait pris connaissance de l'article qui la concernait et que de cette façon elle ait été en mesure de répondre, ne fût-ce qu'avec un grand retard.

Cela prouve qu'*Arcadie* est lue même en dehors de notre cercle. Mais je dois me presser pour arriver chez le marchand d'huile d'olives.

Le magasin, où il est difficile de trouver un coin non taché d'huile, est vers la fin de la rue Sophocle. Je laisse un moment mes paquets sur une chaise de propreté douteuse pour appeler un taxi. Le chauffeur est un brave homme de soixante-cinq ans, bavard et bon garçon. En longeant la rue Sophocle, j'aperçois une taverne, et j'interroge le chauffeur.

— Est-ce qu'on trouve du bon *retsinato* (5) dans cette taverne? »

— Ce n'est pas une taverne, me dit-il. C'est un ... » Et il employa un mot mi-grec, mi-turc, vulgaire mais d'une apparence très docte...

— Vraiment! dis-je. Et la police?... »

— C'est un endroit où se rassemblent les mignons, continua le chauffeur. Ils y dansent et boivent. Et si vous les aviez vus! Ils sont tous de très beaux garçons de dix-huit et dix-neuf ans! Naturellement, la police y fait parfois des descentes... »

C'est ainsi que j'ai appris que nous n'avons rien à envier sur ce plan aux grandes capitales, grâce à une visite à la rue Sophocle! O grand dramaturge de l'antiquité! Tu ne finiras pas de te débrouiller avec les jolis garçons! Il y a plus de 2 400 ans, t'en souvient-il? un joli garçon avait volé ton riche pardessus « hors murs ». Je me demande quelle était la mine qu'avaient faite les gardiens de la porte en te voyant revenir si légèrement habillé en hiver...

DEMIS.

(4) *Elefthéria* du 14-2-63.

(5) Vin résineux : *retsina* ou *retsinato*.

une inven[illegible]
teur. » [illegible]
Anglais [illegible]
au pay[illegible]
En se[illegible]
mon fo[illegible]
visiona[illegible]
march[illegible]
15 ki[illegible]
je fa[illegible]
M[illegible]

[illegible] C'est le
[illegible] chronique de
[illegible] Mme Maryse Choisy
[illegible] mois, de l'article de
[illegible] la suite de sa lettre.
[illegible]. Spyros Melas, qui est en
[illegible] imagination. Personnellement
[illegible] amis au point de recevoir mes
[illegible]r. En psychanalyse, cela s'appelle
[illegible]rais même qu'il fût présent aux pré-
[illegible]ssion au Mont-Athos, à moins qu'il fût
[illegible] tasse de café (3). Avant de lire sa chro-
[illegible] connaissais pas les clauses du contrat avec
[illegible].
[illegible]e, pour l'honneur de l'Académie d'Athènes, que
[illegible]vros Mélas n'écrit pas de livres d'histoire.
On a publié sur moi tant de choses sans fondement, qu'en
[illegible]éral je ne prends pas la peine de les démentir. Mais
« dans la chronique de M. Mélas toute mon amitié pour la
« Grèce est mise en dicussion : c'est une chose qui ne peut

(3) Probablement, allusion à la petite taille de M. Melas.

« pas passer inaperçue. J'ai l'impression que M. Mélas a lu « (s'il l'a lu, bien entendu) mon livre *Un mois chez les « hommes* par les yeux de quelqu'autre. Je défie qui que soit « de trouver dans les pages de *Un mois chez les hommes* « autre chose que louanges infinies pour la Grèce. Qu'on me « cite un passage, un seul, qui puisse être humiliant pour la « Grèce.

« Veuillez accepter, M. le Directeur, avec tout mon atta- « chement pour votre pays, l'expression de mes sentiments « de collègue (4).

« Paris, le 25 janvier 1963.

Maryse Choisy. »

Nous avons cru de notre devoir d'insérer ici en entier la réponse de Mme Choisy, et nous sommes très contents que grâce à notre chronique, elle ait pris connaissance de l'article qui la concernait et que de cette façon elle ait été en mesure de répondre, ne fût-ce qu'avec un grand retard.

Cela prouve qu'*Arcadie* est lue même en dehors de notre cercle. Mais je dois me presser pour arriver chez le marchand d'huile d'olives.

Le magasin, où il est difficile de trouver un coin non taché d'huile, est vers la fin de la rue Sophocle. Je laisse un moment mes paquets sur une chaise de propreté douteuse pour appeler un taxi. Le chauffeur est un brave homme de soixante-cinq ans, bavard et bon garçon. En longeant la rue Sophocle, j'aperçois une taverne, et j'interroge le chauffeur.

— Est-ce qu'on trouve du bon *retsinato* (5) dans cette taverne? »

— Ce n'est pas une taverne, me dit-il. C'est un ... » Et il employa un mot mi-grec, mi-turc, vulgaire mais d'une apparence très docte...

— Vraiment! dis-je. Et la police?... »

— C'est un endroit où se rassemblent les mignons, continua le chauffeur. Ils y dansent et boivent. Et si vous les aviez vus! Ils sont tous de très beaux garçons de dix-huit et dix-neuf ans! Naturellement, la police y fait parfois des descentes... »

C'est ainsi que j'ai appris que nous n'avons rien à envier sur ce plan aux grandes capitales, grâce à une visite à la rue Sophocle! O grand dramaturge de l'antiquité! Tu ne finiras pas de te débrouiller avec les jolis garçons! Il y a plus de 2 400 ans, t'en souvient-il? un joli garçon avait volé ton riche pardessus « hors murs ». Je me demande quelle était la mine qu'avaient faite les gardiens de la porte en te voyant revenir si légèrement habillé en hiver...

DEMIS.

(4) *Elefthéria* du 14-2-63.

(5) Vin résineux : *retsina* ou *retsinato*.

une invention des gens de lettres qui n'ont pas trouvé d'éditeur. » Elle a raison en un certain sens : voici la lettre d'un Anglais, qui me décrit avec une naïveté captivante sa visite au pays du Nil...

En sortant, je m'approche d'un kiosque pour téléphoner à mon fournisseur d'huile d'olive qui avait promis de m'approvisionner d'huile de bonne qualité, difficile à trouver au marché, il répond qu'il tient à ma disposition un bidon de 15 kilos d'huile excellente. Avant de m'éloigner du kiosque, je feuillette les journaux; qu'est-ce donc que cette lettre de Mme Maryse Choisy dans l'*Elefthéria?* Et quelle coïncidence d'avoir pensé à elle un moment plus tôt!

Vous savez, me dit le tenancier du kiosque, il n'est pas permis de lire les journaux sans payer.

Mais j'avais l'intention d'acheter le journal. Et voici la lettre de Maryse Choisy, qu'on a dû, à coup sûr, traduire de français en grec avant de la publier. Me voilà maintenant obligé de la retraduire de grec en français (si j'allais au bureau du journal chercher l'original)

« *Le livre : « Un mois chez les hommes* »

« Monsieur le Directeur,

« Je fais appel à votre qualité de collègue pour vous prier « de vouloir bien publier le présent éclaircissement relative- « ment à une chronique me concernant, qui a été insérée dans « votre numéro du 26 juin 1962, mais c'est seulement aujour « d'hui qu'elle m'a été remise... »

Je m'arrête pour voir la date de la lettre à la fin. C'est le 25 janvier. Par conséquent, c'est grâce à notre chronique de décembre dernier sur le Mont-Athos que Mme Maryse Choisy a pris connaissance, après sept mois, de l'article de l'*Elefthéria* qui la concernait. Voici la suite de sa lettre.

« Il s'agit d'un académicien, M. Spyros Melas, qui est en « réalité doué de beaucoup d'imagination. Personnellement « j'ignorais qu'il fût de mes amis au point de recevoir mes « confidences et me tutoyer. En psychanalyse, cela s'appelle « un désir pieux ». J'ignorais même qu'il fût présent aux pré- « paratifs de ma mission au Mont-Athos, à moins qu'il fût « caché dans une tasse de café (3). Avant de lire sa chro- « nique, je ne connaissais pas les clauses du contrat avec « mon éditeur.

« J'espère, pour l'honneur de l'Académie d'Athènes, que « M. Spyros Mélas n'écrit pas de livres d'histoire.

« On a publié sur moi tant de choses sans fondement, qu'en « général je ne prends pas la peine de les démentir. Mais « dans la chronique de M. Mélas toute mon amitié pour la « Grèce est mise en dicussion : c'est une chose qui ne peut

(3) Probablement, allusion à la petite taille de M. Melas.

« pas passer inaperçue. J'ai l'impression que M. Mélas a lu « (s'il l'a lu, bien entendu) mon livre *Un mois chez les* « *hommes* par les yeux de quelqu'autre. Je défie qui que soit « de trouver dans les pages de *Un mois chez les hommes* « autre chose que louanges infinies pour la Grèce. Qu'on me « cite un passage, un seul, qui puisse être humiliant pour la « Grèce.

« Veuillez accepter, M. le Directeur, avec tout mon atta- « chement pour votre pays, l'expression de mes sentiments « de collègue (4).

« Paris, le 25 janvier 1963.

Maryse Choisy. »

Nous avons cru de notre devoir d'insérer ici en entier la réponse de Mme Choisy, et nous sommes très contents que grâce à notre chronique, elle ait pris connaissance de l'article qui la concernait et que de cette façon elle ait été en mesure de répondre, ne fût-ce qu'avec un grand retard.

Cela prouve qu'*Arcadie* est lue même en dehors de notre cercle. Mais je dois me presser pour arriver chez le marchand d'huile d'olives.

Le magasin, où il est difficile de trouver un coin non taché d'huile, est vers la fin de la rue Sophocle. Je laisse un moment mes paquets sur une chaise de propreté douteuse pour appeler un taxi. Le chauffeur est un brave homme de soixante-cinq ans, bavard et bon garçon. En longeant la rue Sophocle, j'aperçois une taverne, et j'interroge le chauffeur.

— Est-ce qu'on trouve du bon *retsinato* (5) dans cette taverne? »

— Ce n'est pas une taverne, me dit-il. C'est un ... » Et il employa un mot mi-grec, mi-turc, vulgaire mais d'une apparence très docte...

— Vraiment! dis-je. Et la police?... »

— C'est un endroit où se rassemblent les mignons, continua le chauffeur. Ils y dansent et boivent. Et si vous les aviez vus! Ils sont tous de très beaux garçons de dix-huit et dix-neuf ans! Naturellement, la police y fait parfois des descentes... »

C'est ainsi que j'ai appris que nous n'avons rien à envier sur ce plan aux grandes capitales, grâce à une visite à la rue Sophocle! O grand dramaturge de l'antiquité! Tu ne finiras pas de te débrouiller avec les jolis garçons! Il y a plus de 2 400 ans, t'en souvient-il? un joli garçon avait volé ton riche pardessus « hors murs ». Je me demande quelle était la mine qu'avaient faite les gardiens de la porte en te voyant revenir si légèrement habillé en hiver...

DEMIS.

---

(4) *Elefthéria* du 14-2-63.

(5) Vin résineux : *retsina* ou *retsinato*.

LE COMBAT D'ARCADIE

L'ACCEPTATION DU SINGULIER

MA CONCIERGE ET L'OPINION

Ma concierge est une excellente femme, très bien disposée pour tout le monde, s'amusant gentiment des habitudes, des manies et des goûts des uns et des autres, devinant très bien leurs us et coutumes, leurs préférences, leurs centres d'intérêt...

Et sans aucune tendance à quelque critique malicieuse...

Aussi bien, mon ami et moi, l'intriguons-nous assez. Elle voit bien... en fait, que voit-elle? — elle voit qu'il n'y a rien à voir! Nous allons, nous passons, nous passons à nouveau, tantôt chacun seul, tantôt ensemble, et toujours amicaux avec elle, elle toujours aimable avec nous.

Oui, selon les heures et l'occasion, nous allons, nous venons, comme fait tout « ménage ». Car elle dit que nous sommes « un ménage ». Sans aucune trace de malveillance, elle dit cela... Et d'ailleurs, n'est-ce pas, en un sens, tout à fait vrai?

« Dans votre ménage, remarque-t-elle, on aime bien se lever de bonne heure... et pourtant, vous rentrez souvent tard. » Elle s'inquiète de savoir si la brièveté de ce sommeil nous permet de « récupérer ». Elle est dans le mouvement : elle sait bien qu'en notre siècle on ne se « repose » pas — on « récupère »! Elle a de bons sourires, de charmants sourires, et quelquefois aussi... d'imperceptibles réticences.

Elle a aussi un certain ton, disons... amusé, oui, plus amusé qu'étonné — en parlant de notre « ménage... ».

Et avec les autres locataires, il nous semble (c'est naturellement une pure impression) que ce ton doit être assuré, plus net. Peut-être s'agit-il même d'un jugement?

Oh! tout cela ne va pas très loin... Mais cela l'occupe..., la distrait. Lui donne à penser... A penser quoi? Ah! oui! quoi?...

***

Eh bien, c'est très simple... : A penser ce que pensent beaucoup d'autres, parce que ces autres ont pensé comme d'autres...

Telle est la force de l'opinion. « La reine du monde » dont Voltaire écrivait : « On la nomme la *reine du monde;* elle l'est si bien, que, quand la raison vient la combattre, la raison est condamnée à mort. Il faut qu'elle renaisse vingt fois de ses cendres pour chasser tout doucement l'usurpatrice. »

« Tout doucement... » En effet, tout doucement!

Avant nous, le 31 mai, au bas de la première page du *Figaro,* Jean Guéhenno, de l'Académie française, recopiait lui aussi cette très juste constatation de Voltaire. Et reprenait, après Valéry aussi, la justification de ce combat contre l'opinion, mais *par l'opinion...* et au nom de l'esprit...

Tout ce propos est à méditer et Jean Guéhenno ne saurait être offusqué, nous l'espérons, si, de cette méditation sur la puissance de l'opinion, nous rapprochons cette magnifique formule, de lui encore, dans son beau livre de 1961 : *Changer la vie :* « Le pathétique empire de l'exceptionnel et du singulier » (Page 41. Chez Grasset).

« Le pathétique... du singulier », et dans » pathétique » il y a un hommage à la difficulté, et à la souffrance... que ne voit pas ma concierge.

***

L'excellente femme n'a pas l'habitude de la réflexion : elle reflète, ou plus exactement répercute, au carrefour de tous les courants d'air... toutes les « opinions » courantes, qui sont « toutes fausses », écrivait Voltaire (en quoi il exagérait tout de même!), et dont Valéry de nos jours demandait qu'on les couvrît d'une « voix... qui diminuerait le vacarme des machines, le babillage de la Babel... », etc..., etc..., et dont Guéhenno, enfin, recommande, pour qu'on l'entende, cette voix libératrice!... « la réflexion solitaire ».

Mais il termine son papier du *Figaro* par cette remarque morose :

« La réflexion solitaire est désormais un peu suspecte. » (Ajoutons nous-mêmes ici : « Ne parlons pas de corde dans la maison d'un pendu! »)

***

Et pourtant, oui, réfléchir... Pour, dans certains cas, et dans certaines limites, accepter — sans arrière-pensée — ce « singulier », pathétique.

Si d'une part en effet l'intelligence et les sciences de notre époque s'ouvrent sans cesse à des notions nouvelles, tellement enrichissantes parfois — d'un autre côté, « le vacarme des machines », la standardisation de tout, les codifications de tout, les réglementations... semblent se liguer pour écra-

Gageons qu'il stigmatise lui aussi bien d'autres volontés, bien d'autres manies de conformisme... et qu'il pense à bien d'autres « droits » dont nos constitutions semblent ignorantes, sur lesquels elles sont restées tout à fait muettes... parce que la chose allait de soi. Le droit d'aimer par exemple... Aimer qui l'on veut, comme l'on veut. « Amour est ce qu'on veut... », a écrit Paul Valéry.

*
**

Dès 1954, ici même, le professeur René Guyon réclamait au nom de la liberté sexuelle un assainissement de l'opinion, cette « reine du monde » dont, tout de même, le visage, « tout doucement », se fripe et pâlit (comme le souhaite Guéhenno après Voltaire) en face des lumières nouvelles et des vérités redécouvertes. Contre tous les terroristes sexuels, il prenait parti pour cette liberté là. Après avoir écrit dans nos pages l'essentiel de son réquisitoire, il a repris dans le *Dictionnaire de Sexologie* de janvier 1962 sa doctrine de la légitimité des actes sexuels, exposée avec précision et mesure, mais dans la seule préoccupation d'une éthique bénéfique et raisonnable, pour une société qui serait libérée de toutes les intolérances judéo-chétiennes (Pages 497 à 502). Mais, répétons-le, les numéros 2, 3 et 4 d'*Arcadie* avaient déjà publié ces six règles de légitimité et ces douze règles de liberté. Le professeur Guyon avait été même beaucoup plus explicite dans la condamnation des puritanismes mystificateurs et dans l'exposé de la nécessité des réformes libératrices : « La superstition du « péché charnel » et le discrédit jeté par elle sur le commerce sexuel a été pour l'humanité une syphilis morale qui compte à son actif plus d'accidents affreux et souvent mortels que la syphilis apportée d'Amérique par les navigateurs du XVe siècle. Mais nous arrivons à l'ère rationaliste où l'on guérira toutes les syphilis...

« La sexualité est un monde. Or ce sont des gens qui n'y connaissent rien qui, jusqu'à présent, se sont arrogés le droit de faire et d'imposer des lois sur ses activités : ils connaissent autant ces dernières que peut connaître l'univers le paysan qui n'est jamais sorti de son village... » Il écrivait cela au début de 1954.

Et il indiquait que le Comité international pour la réalisation de la liberté sexuelle demandait — et demande toujours! — que l'article 18 de la *Déclaration Universelle des Droits de l'homme* soit complété, après les libertés de pensée et de conscience — et l'affranchissement de la misère et de la terreur — d'une « cinquième liberté » qui doit être totale hors des violences, des contraintes et des fraudes.

Le *Dictionnaire*, lui, n'avait pas à construire l'avenir, mais

seulement à instruire sur le passé et le présent. Or, ce qu'il y a de très remarquable, c'est la quasi unanimité de toutes les associations et organisations de sexologues du monde entier pour l'*acceptation* des faits si variés et si singuliers de la vie sexuelle, sans aucune imputation à blâme, de ces comportements singuliers, à l'adresse des intéressés...

Les grands mystères de la sexualité (Editions Mazarine, novembre 1962), du Dr Norman Haire, « traité encyclopédique de la vie sexuelle », corroborent d'un bout à l'autre de leurs six cents pages toutes les vues, toutes les expériences, toutes les suggestions qu'*Arcadie* n'a cessé de présenter.

Certaines lignes paraissent rigoureusemen retranscrites, et cependant aucun de nous n'avait eu entre les mains le texte anglais (traduit par A. Dumas). Citer le Dr Haire, c'est nous citer nous-mêmes à nouveau, lorsqu'il traite de l'origine, de la nature et des aspects de l'homosexualité (éventail homo-hétéro, pédophilie, gérontophilie, etc...), lorsqu'il déclare enfin : « En vérité, il est assez difficile de comprendre pourquoi on veut les « guérir »... Il n'y a aucune raison évidente pour que nous cherchions à intervenir dans les activités érotiques mutuellement consenties..., simplement parce que le choix... de leur objet diffère de celui de la majorité... »

Et plus loin : «Ce qui est nécessaire... ce serait plutôt de s'efforcer de « guérir » l'opinion publique de son attiude intolérante. » Et il renvoie à *Vie sexuelle et Moralité*, de René Guyon (Pages 579 à 586).

*
**

Pour la défense de ce « singulier », et ne serait-ce qu'en souvenir des frustrations sexuelles que des siècles d'interdits et de tabous ont imposées cruellement à ces êtres dégradés (par l'Hôpital Général dont A.C. Desmon nous a expliqué la genèse affligeante, et plus tard par la simple « opinion »), nous reprenons donc, après ces savants contemporains, ce long travail d'information et de mise au point, de réalités très communément ignorées du public. Que de gens « ignorent » absolument comment, chez certains, les forces de vie — irrépressibles — combattent, affrontent ou esquivent cette « opinion » et dans quel « pathétique » l'homosexuel vit parfois. Ce que voit la société, de temps à autre, c'est son « ridicule », comme a écrit si légèrement, même un La Bruyère. Elle n'a aucune idée — sauf exceptions — de son « pathétique », au sens exact du terme (et en dehors de tout « théâtre »). En tout cas, ce ridicule et ce pathétique n'existent précisément que du fait de « l'opinion » — c'est-à-dire de l'ignorance de la masse.

*
**

L. GEANDREAU ET GUILLOT DE SAIX

NARCISSE

« ... ou l'amant de soi-même.... »

Théâtre — 7 F

DROIT CIVIL

Ce que chaque Arcadien doit savoir
(Achat... Vente... Testament... etc...)

ENVOI SOUS PLI FERMÉ : 3,50 F

SIMONE JACQUEMARD

L'ORANGERIE

« Pensionnaires d'un couvent,
elles se rejoignent secrètement... »

Ed. Le Seuil — 156 p. — 7,50 F

BERNARD DE KERRAOUL

LE POIDS DES AMES

« Hommes de Dieu et Hommes de Chair en Italie du Sud »

Ed. Julliard — 400 p. — 16,20 F

EDOUARD RODITI

DE L'HOMOSEXUALITÉ

« Sérieux, complet, un livre de base »

Sédimo — 400 p. — 15,40 F

CANNES

HOTEL SWEET – HOME

Prix spéciaux hors saison

FERMETURE EN NOVEMBRE

BIENVENUE AUX ARCADIENS

(Tél. 39-22-00)

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VIe)
DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

BAR — RESTAURANT

« ROBERT »

8, rue de la Boucherie

Descente Porte-Fausse

VIEUX NICE

Téléphone : 80.00.80

CANNES

HOTEL P.L.M. **

3, rue Hoche

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

CHEZ CHARLY

9, Rue d'Argenteuil — PARIS-1er

L'UNIQUE RESTAURANT DES ARCADIENS

Où se réunissent les amis de tous les pays, dans un cadre très intime et dans une ambiance agréable

Vous pourrez déjeuner et dîner en dégustant les spécialités d'Alsace à des prix très raisonnables

Réservez vos tables, en particulier le
SAMEDI et DIMANCHE SOIR
Tél. : RIC. 90-07

LE RESTAURANT EST FERMÉ LE MERCREDI
(Métro : Palais-Royal ou Pyramides)

NOV.1963. - CLUB : TURbigo 09 63- métro: REPUBLIQUE.19 R.BERANGER.

OUVERT: MERCREDI. VENDREDI. 20H.30.23H30.
SAMEDI: 14H.30-17H.-20H30
DIMANCHE:16H.20H.15-

INTERDIT aux moins de 21 ANS.
PRESENTER OSTENSIBLEMENT SA CARTE
BONNE TENUE EXIGEE.

MERCREDI.20.XI.21H. PROJECTIONS de R.PICHERIT:" INCROYABLE MEXIQUE ! "
MERCREDI.27.XI.21H.CONFERENCE DE ROBERT A M A R (2ème du cycle)

HOMOPHILES MARKES ... PAUL VERLAINE.-

MERCREDI.4.DEC. 21H. PROJECTIONS, COMMENTAIRES de L. M E R Y

"LA TURQUIE , trésor de paysages...4000 ans d' Art..."

MERCREDI.11.DEC.21H. CONFERENCE DE MAURICE L I M A T :
" P_A_T_E_R_N_I_T_E_ et H_O_M_O_P_H_I_L_I_E_"

==========SVP: SOYEZ EXACTS AUX CONFERENCES DU MERCREDI:début 21H=

T H E A T R E . VENDREDI 6 DECEMBRE. 21 H. Club.

Devant le succès des premières représentations, REPRISE du Théâtre de GILLES V E L O N ... DEUX DRAMES : " CETTE NUIT- LE !..."
" C'était à K TAREJA ! ..."
21H. PRECISES.- (FIN de l'exposition " VISAGES ",présentée par G.VELON)

//////////////////////

Mercredi 18.XII. Club ouvert.-

JOURNEES FRANCO-BELGE: 23.24.NOVEMBRE.à BRUXELLES.(Banquet-Variétés-)
départs individuels.- Se renseigner directement près ARCADIE ou CCL.

QUE DE DEMANDES D'EMPLOIS ! de chambres ! AIDEZ-NOUS... Proposez-nous des emplois,des chambres à louer. Merci.-
PARIS. A vendre,XI ardt, Appart.meublé.Tout confort.Télép.etc.
32A.représentant,sérieuses ref.CH.situation avenir.-

==========

LIBRAIRIE...On peut toujours nous commander TOUS ouvrages.-
RECLAME SPECIALE: FETES DE FIN D'ANNEE... magnifiques volumes à offrir (avec port.) L'EROTISME DIVINISE,illustrations,au lieu de 78F=68 F
ROMA AMOR, illustrations magnifiques.Au lieu de I64F: I44 F-
EROS KALOS, " " " " : I44F.

++++++++++++++++++++++++++++++++++++++

NOEL et FIN D'ANNEE seront fêtés au Club par diverses manifestations.

REVUE: comme annoncé ce N° a donc été réalisé par des ETUDIANTS.-
En JANVIER,nouvelle présentation de la revue pour inaugurer notre entrée dans la ONZIEME ANNEE... Faites-nous part de vos remarques,idées,souhaits Etablissons un dialogue.Merci.-
Et malgré l'augmentation des tarifs d'Abonnement: n'abandonnez pas.
Nous devons poursuivre notre travail.Merci de le comprendre et de le faire comprendre autour de vous.-
UNE SEULE ADRESSE: Courrier,Visite, Club, Revue: I9 RUE BERANGER.PARIS.3
UN SEUL N° de téléphone: T U R 0 9 6 3 .-